DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
n° 297

13me Année — N° 88 Mars 1927.

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

PIERRE HUMBOURG .... *Descartes au Prytanée*
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT .... *La prairie aux narcisses*
MASSIMO BONTEMPELLI .... *Le masque de Beethoven*
JEAN-LOUIS VAUDOYER .... *Poèmes*
HENRI MICHAUX .... *Prédication*
RIBEMONT-DESSAIGNES .... *Clara des Jours*

CHRONIQUES

POÉSIE, par André Gaillard, Pierre Audibert. — LIVRES, par Gabriel d'Aubarède, Jean Philipon, Philippe Neel. — REVUES, par Georges Bourguet. — LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion. — PHILOSOPHIE, par Charles Sevrus.

NOTRE ENQUÊTE

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Raoul Bataillard, Gaston Mouren, Jean Malan, Jules Roque, Georges Lyon.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✿ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 88. 13me Année Mars 1927.

Les Cahiers du Sud

Tome III. — 1er Semestre 1927.

Descartes au Prytanée

Au docteur Albert Coste.

C'est peut-être, après le Maréchal de Guébriant et, depuis la guerre, Galliéni, l'homme dont le Prytanée Militaire de la Flèche garde le meilleur souvenir. Descartes dans les discours rapides des généraux qui viennent présider les annuelles distributions des prix est une espèce d'excuse, de contre-poids au métier des armes. Grâce à lui — grâce aussi au Père Mersenne que l'on oublie — la sombre école n'a pas alimenté uniquement les troupes françaises. Encore que l'on oublie trop souvent que Descartes pratiqua le métier des armes durant un temps. Le Discours de la Méthode peut être considéré comme la meilleure biographie de Descartes, depuis 1604, époque où il fut admis au collège des Jésuites de la Flèche jusqu'en 1619, date à laquelle il s'enferme dans le poèle de Neubourg et énonce les principes d'une philosophie à laquelle il donne son nom. Il y a chez

Descartes une marche analogue à celle qui quatre siècles plus tard devait conduire Proust à cette théorie des intermittences du cœur, extrême pointe de l'intuition. Le parrallèle est trop facile pour qu'on s'y arrête longuement.

Voyez comme Proust parle de sa vocation : « Entre cette année d'ailleurs incertaine de Combray et de Rivebelle, revus tout à l'heure au dessus des rideaux, quelles différences ! J'éprouvais à les percevoir un enthousiasme qui aurait pu être fécond, si j'étais resté seul, et m'aurait évité ainsi le détour de bien des années inutiles par lesquelles j'allais encore passer avant que se déclarât la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire. » (Guermantes T. D.)

« Je serai bien aise, avait déjà dit Descartes au début du Discours, de faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis et d'y représenter ma vie comme en un tableau... »

Mais voici que nous nous éloignons de notre sujet. L'époque qui nous occupe va de 1604 à 1613, séjour de neuf ans d'initiation — et nous verrons combien Descartes la jugea néfaste. Neuf ans que le Philosophe passa dans un grand bâtiment austère, où il étudia, où il rêva, où déjà peut-être il sentit se dessiner en lui la vocation invisible dont la première partie du Discours de la Méthode est l'histoire.

*
* *

Le Collège venait d'ouvrir ses portes. Henri IV, nouveau converti, souriait aux Jésuites qui venaient de rentrer en France — combien de fois en sont-ils sortis et combien de fois rentrés ? Après les guerres, le Navarrais voulait

marquer son règne d'un signe plus durable. Le Prytanée Militaire en est un des témoins les plus résistants. Il fut construit à la demande du sieur Fouquet de la Varenne, seigneur de la Flèche, sur une propriété du Roi : le Château Neuf. Tel qu'on peut le voir aujourd'hui, tel il fut dès le début. Je suppose que l'on commença par la chapelle, et dans celle-ci par le chœur et l'orgue, seules parties proprement achevées et décorées. La nef y est nue et propre à la méditation ; le Chemin de Croix sévère, douze croix noires fixées sur un mur blanc. Descartes y entra des premiers et connut Bude de Guebriant et Marin de Mersenne.

Il ne serait peut-être pas vain de voir dans ces deux noms les influences qui balancèrent un instant sa vie. La Flèche était alors une petite ville charmante dont Gresset nous a laissé ce tableau :

Un climat assez agréable
Des petits bois assez mignons,
Un petit vin assez potable
De petits concerts assez bons
Un petit monde assez passable,
La Flèche pourrait être aimable
S'il était de belles prisons !

Car le Prytanée a l'aspect sombre d'une prison, et on imagine mal que derrière la façade austère, des centaines d'enfants et de jeunes gens s'ébattent et jouent. La ville, à cette époque — mais les élèves devaient la connaître aussi mal que de nos jours — s'étendait autour de l'école avec de petites rues, de petites impasses, et près d'une église assez belle une grande place d'où partaient les diligences et où, aujourd'hui, Henri IV regarde la porte du Prytanée.

Sur le soir, un mail agréable où l'on devait se promener en été, et la maison des échevins bâtie sur pilotis dans un faux style gothique assez agréable. C'est dans cette ville que René Descartes dut arriver un jour — un soir plutôt de sa huitième année, venant de la Haye dans un coche où il dut dormir de longues heures. Joachim Descartes, son père, conseiller au parlement de Bretagne, le prit par la main, agita le marteau de bronze de la porte et remit son fils à un jésuite. Il dut l'embrasser, lui faire des recommandations assez banales, et la porte en se refermant dut à jamais séparer le fils du père. Le monde, son univers d'enfant, commençait à changer de sens.

J'imagine assez l'enfant conduit chez le préfet des Etudes (1) — la République a conservé ce titre à un fonctionnaire décoré — puis présenté à ses petits camarades, assis au réfectoire. Descartes, les yeux grands ouverts, entendit un grand murmure, la prière, il mangea du bout des lèvres, tourna dans la cour en proie à mille questions des « anciens », monta un escalier sombre, celui qu'on appelle aujourd'hui l'escalier Henri IV, se trouva dans une grande chambre voûtée où cinquante petits lits de fer s'alignaient dans l'ombre fumeuse des quinquets, se coucha très vite, et ne dormit pas ou mal. Trois fois dans la nuit la porte grinça et l'enfant vit passer un homme noir qui portait une lanterne et un trousseau de clés, on faisait une ronde. Vers le matin, alors qu'un coq chantait dans la rue du Parc, l'enfant s'endormit, le roulement sourd d'un tambour interrompit son premier rêve.

---

(1) Le Préfet des Etudes à cette époque — Pâques 1604 — était le père Dinet de Moulins, qui fut provincial de la Province de France lorsque parut le discours. C'est à lui que Descartes fit appel contre les violentes attaques du Père Bourdin.

Le premier soir il eut froid, son premier réveil fut triste (1). Un jour avare et gris, humide, pénétrait sur chaque lit par les grandes fenêtres grillées, autour du jeune Descartes cinquante enfants mettaient rapidement leur haut de chausses et leur pourpoint. Entre les lits, dans la grande allée centrale, un père allait et venait, lisant mal son bréviaire.

De temps en temps, il adressait un mot à un retardataire, pressait tout ce petit monde frileux, que la grande chapelle froide et nue attendait.

Dans un demi sommeil l'enfant descendit l'obscur escalier, et il se retrouva dans la cour sévère et carrée que nul arbre n'égayait.

Dans le fond de la chapelle un prêtre allait et venait, un sacristain allumait trois cierges et l'office commença, à gauche dans le chœur un père marquait d'un coup de « claque » les mouvements des assistants qui s'agenouillaient, se levaient, s'asseyaient en même temps, pliés à une espèce d'école de section théologique.

Dans les tribunes de droite, grillées et blanches, des femmes d'un couvent voisin priaient silencieusement. L'orgue, chargé d'anges dorés et roses, était muet.

Un réfectoire absorba l'enfant, il ne mangea rien de

---

(1) Je semble sur ce point en contradiction flagrante avec tous les biographes de Descartes depuis Baillet jusqu'à M. Jacques Chevalier. De l'aveu même du philosophe, il garda toute sa vie, l'habitude qu'il avait contractée à la Flèche de se lever tard et de travailler au lit. Il eut même une chambre à part, ce qui nous fera insister tout à l'heure sur la similitude des situations entre Descartes au Prytanée et Julien Sorel au Séminaire de Besançon Mais dans la phrase qui nous occupe il ne s'agit que du premier soir. Dans les collectivités les lois d'exceptions ne naissent pas spontanément. Il est probable et même certain que le régime de faveur dont jouissait Descartes, ne lui fut octroyé que par la suite, que lorsque le médecin du Prytanée l'eut « condamné à mourir jeune. » Car la noblesse de Joachim Descartes qui n'était qu'écuyer ne semble pas autoriser sur une simple démarche, une telle faveur.

la collation. Il attendait. Jusqu'alors il n'avait pas fait partie de la vie du Prytanée, son nom y était encore inconnu de plusieurs, il n'avait pas de livres, n'avait pas de place à l'étude, ni en classe. Il semblait en proie à une erreur qui le faisait vivre en marge d'un pays où personne ne lui tendait la main.

Mais le jour s'était levé. Il fut conduit à la bibliothèque et il revint vers l'étude les bras chargés de livres.

L'édit, qui avait réglementé le collège royal, spécifiait que les pères devaient y enseigner : « la grammaire, les humanités, la rhétorique, les langues latines, grecques et hébraïques ; la philosophie, la logique, la morale, la physique et la métaphysique, les mathématiques, la théologie, la scolastique, les cas de conscience et l'écriture... »

Ce programme, on le voit, était aussi chargé que le sont nos programmes actuels, mais on n'y trouve pas cet équilibre des sciences et des lettres que nous aimons. En outre l'histoire et la géographie n'y figurent pas. « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, écrit Descartes, et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie j'avais un extrême désir de les apprendre. »

Mais je crois que tout le séjour que l'enfant fit au Prytanée se passa à constater que l'étude des lettres était ce qui est le moins utile à la connaissance du monde.

Et dès lors dans la prison les études commencèrent.

Comme tous les jeunes gens de son temps, il fut un remarquable latiniste, il fit ses humanités, hors de l'humanité. Nous avons de lui ce témoignage qu'il fut un élève moyen, ni plus intelligent ni moins, que les autres. « Je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eu déjà d'entre eux quel-

ques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres... »

Il est évident que, très vite, cet internat permit à Descartes de nouer des relations amicales avec des enfants de son âge. Les récréations des enfants se passaient dans un parc somptueux, heureusement laissé sauvage à certains endroits. Sous les ormes et les tilleuls les enfants devaient jouer à saute moutons, aux barres, à la balle. Il nous est arrivé souvent, au printemps, en traçant les tennis, là où Mersenne jouait à la paume, de retrouver des boutons rouillés aux armes d'Henri IV. Un coq aux ailes pendantes, symbole mâle de la poule au pot, et des sous de bronze à l'effigie de Louis XIII. Boutons détachés au cours d'une lutte, argent perdu en sautant. Peut-être ai-je dans une boîte à souvenirs un bouton qui fermait le pourpoint du Philosophe !

Mais j'imagine mieux Descartes péchant la grenouille dans la Douve (1), dans cette eau croupie infiniment triste où tout le ciel et toutes les feuilles se réflétaient. C'est dans cette allée solitaire, à la limite des deux parcs celui des élèves, et celui des maîtres, le long de l'eau si vite gelée en hiver que Descartes dût rencontrer la première fois Marin de Mersenne.

Mersenne était plus âgé, déjà porté vers les sciences,

(1) C'est a dessein que je fais passer Descartes près de cette Douve qui est l'endroit le plus sauvage, le plus naturel et le plus calme de ce beau Parc. Descartes fut un des rares écrivains de son temps qui eurent un vif sentiment des beautés naturelles. Il parle souvent dans ses lettres des jardins de la Touraine, c'est lui qui emploie cette image de « la lune au fond d'un lac dont l'eau est un peu crépée par le souffle de quelque vent ». Cette image naquit peut-être un soir près de la Douve à l'eau dormante. Dans une lettre à la Princesse Elisabeth il donne comme remède à la tristesse « ne s'occuper qu'à imiter ceux qui, en regardant la verdeur d'un bois, les couleurs d'une fleur, le vol d'un oiseau, et telles choses qui ne requièrent aucune attention (aucun effort), se persuadent qu'ils ne pensent à rien. Ce qui n'est pas perdre le temps mais le bien employer. »

vers les mathématiques dont l'enseignement des pères ne lui avait livré que des notions incomplètes. Et là l'inventeur de l'algèbre et celui de l'analytique durent échanger leurs premiers mots.

On les imagine mal. Et leurs conversations ne durent pas être scientifiques. Ils durent disserter des vers qu'on leur apprenait. « La poésie a des délicatesses et des douceurs incomparables, note Descartes, et la gentillesse des fables éveille l'esprit. » Il est peut-être amusant de penser que les fables d'Esope et celles plus proches de Marot inclinèrent la pensée des deux amis vers la physique et la géométrie.

L'enseignement on le devine aisément. Aristote régnait en maître, et les jésuites devaient faire peu d'emprunt au rationalisme vigoureux de saint Thomas, et c'est là pourtant l'auteur favori de Descartes, le seul philosophe qu'il connut et aimât, avec Bacon et Campanella dont il juge absurdes les conclusions. Virgile et Cicéron qui fit dire à Descartes « que l'éloquence a des forces et des beautés remarquables », devaient occuper les classes plus que Lucrèce. Quant à la logique elle était ce qu'elle avait toujours été, la mère de la géométrie, la morale n'était que chrétienne, la théologie devant toucher de bien près cet autre point du programme : les cas de consciences. Il est probable et sans doute certain que la casuistique devait être un excellent exercice psychologique. Mais les mois passent et malgré l'admirable bibliothèque du Prytanée, la plus riche de France à l'époque, le jeune Descartes ne manque pas d'être déçu profondément. Cette déception il la note tout au long, et c'est peut-être en elle qu'il faut voir le plus dur jugement porté sur l'enseignement de l'époque.

« Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres

écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient, et même ne m'étant pas contenté des sciences qu'on y enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber dans mes mains... Enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer. »

Mersenne qui abandonna le collège avant Descartes, ne dut pas être étranger à cette déception, et jamais élève ne jugea plus durement ni avec tant de ressentiment ses maîtres que Descartes (1).

---

(1) Mon ami le docteur A. Coste m'a objecté que Descartes ne garda pas une rancune telle que je semble l'indiquer contre ses anciens maitres. Il est certain qu'il les associa toujours au souvenir décevant de ses études. Déjà contre la méthode toute affirmative et à priori de l'enseignement, Descartes enfant se révolte. Au témoignage du père Poisson que rapporte Baillet, il embarrassa plus d'une fois ses maitres par *sa méthode singulière de disputer en Philosophie*. Cette méthode nous savons qu'elle consistait a poser les définitions des noms, puis les principes pour en former; enfin un seul argument dont il était fort difficile de se débarasser. On objectera la lettre de Descartes au P. Noel où il semble louer l'enseignement de ses maitres et tout ce qu'il avait appris à la Flèche. Il est probable qu'il a appris peu de choses et lui-même se vante dans se réponse à Noël de son ignorance: « Qu'il fut vrai, comme vous vous engagez à le prouver, que je ne comprends pas les termes de la philosophie peripatéticienne, peu m'importerait assurément, car ce serait plutôt une honte à mes yeux d'avoir donné à cette étude trop de soins et d'attention. » (Cité par F. Bouiller. Histoire de la Révolution cartésienne. Lyon 1842).

Baillet rapporte qu'il avait pris la liberté de s'étonner que la Reine Christine de Suède qui apprenait le grec ,s'amusât de ces bagatelles que pour lui, il en avait appris tout son saoûl dans le collège, étant petit garçon, mais qu'il se savait bon gré d'avoir tout oublié lorsqu'il était parvenu à l'âge du raisonnement. Ne dit-il pas aussi dans les *Recherches de la vérité*, qu'il ne lui semblait pas plus utile d'apprendre le latin que le bas Breton. Tous ses témoignages confirment ce que nous avançons sur l'attitude « cachée » de Descartes, vis à vis

La philosophie enseignée par les pères devait être assez facile et fort superficielle, on y enseignait le syllogisme et le sophisme. Elle ne devait servir qu'à la compréhension rapide des nombreux cas de la morale de l'ordre. La métaphysique y avait les ailes rognées, et si nous retenons le jugement de Descartes — et il a son poids : « la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants », il semble que la philosophie de cette époque devait être un exercice mondain pour bourgeois gentilhomme, quelque chose comme les lettres à Mélisande du XVII^e^ siècle.

Et le jeune Descartes a une idée plus haute de la culture philosophique, et c'est peut-être par dépit contre la facilité que ses condisciples apportaient à l'étude de cette science encore puérile, ou trop vieille, que Descartes établit tout son système avec la rigueur que l'on sait.

Ainsi pas un éclair en neuf ans, pas une heure souriante, si ce n'est le temps qu'il passe avec son ami Mersenne, mais l'un et l'autre ont hâte de fuir, de s'évader de ce bagne idéologique, où ils tournent une meule intellectuelle qui n'écrase plus rien et qui ne produit pas une huile pure.

---

de ses maîtres. « Je croyais avoir donné assez de temps », signifie bien « j'ai donné trop de temps ». Lorsqu'il parle à Mersenne de « la malignité des jésuites » le mot garde toute sa force. Le mépris que Descartes a eu pour l'enseignement a rejailli sur ceux qui enseignèrent. Et puisqu'il affirmera comme un principe fondamental de sa philosophie, que la cause est toujours supérieure en puissance à l'effet qu'elle détermine, pourquoi ne pas admettre qu'il méprisa plus grandement les savants hommes qui le guidèrent, que ce qu'ils lui apprirent. N'oublions pas la prudence de Descartes, lors de la condamnation de Galilée — prudence que Bossuet lui-même n'approuve pas — et les passages du discours où il semble rendre hommage à ses maîtres, ne sont qu'un contre-poids prudent au mépris dont il les accable. Ils ne détruisent pas notre affirmation, pas plus que la lecture au P. Noel n'enlève la colère qui anime la lettre à Mersenne.

Nous n'avons pas de portrait de Descartes enfant, le meilleur qui nous reste est celui de Franz Hals. Par lui nous pouvons imaginer que le philosophe ne fut pas un enfant joli, ni même agréable de visage. Le front fuit sous la chevelure, les sourcils sont forts et longs, les yeux petits et vifs. La bouche est volontaire, le nez robuste, le menton se serre dans le bas de ce visage, où tout converge à donner une impression de recueillement têtu. La grâce de l'enfance dut peut-être éclairer ce visage à de rares moments. Mais c'est aussi le visage d'un enfant qui ne connut pas sa mère, qui vécut loin des siens, soumis à l'indifférente bienveillance des précepteurs. L'enfant était malingre et dut peu jouer, il était pâle, toujours secoué par une petite toux sèche, cette même toux de poitrinaire dont sa mère était morte, et comme il le dit lui-même « tous les médecins qui m'ont vu avant ce temps-là (vingt ans) me condamnaient à mourir jeune. »

C'est peut-être à cette mauvaise santé que Descartes dut de voir sous un jour aussi noir sa jeunesse.

Descartes dut peu sortir du Prytanée. Car s'il avait mieux connu la Flèche et ses environs, il en eût gardé un autre souvenir. Au printemps rien n'est plus souriant que les rives du Loir et que cette belle campagne Sarthoise qui étend bien au delà du Mans, de Saumur et d'Angers, ses prés verts, ses « petits bois assez mignons ! » Rien non plus n'est plus reposant que la vue du Prytanée, de son parc et de ses grands bâtiments, lorsqu'on est dans les petits bosquets qui dominent Saint-Germain du Val. Descartes en eût gardé, s'il avait put voir tout cela, un bon et durable souvenir. Mais le coche qui l'avait amené un soir devait le prendre une fois par an au petit jour et l'emporter vers Rennes. A Rennes il

retrouvait son père, homme austère et son frère aîné Pierre avec lequel il ne s'entendait pas. Et ces voyages à l'aller comme au retour étaient gâtés par la pensée d'une maison froide où l'on ne s'aimait pas, et celle d'une grande prison où très vite Descartes eut la sensation de perdre son temps.

Nous avons peu de détails sur cette époque importante de sa vie ; pourtant, on le voit, ce fut elle qui décida de son cours. Si le Prytanée semble fier d'avoir eu Descartes au nombre de ses élèves, il ne semble pas que ce bonheur fut partagé.

Tandis que l'intelligence du jeune homme se développait et qu'elle demandait chaque jour un aliment plus fort, les pères ne lui offraient qu'une maigre pitance.

Lorsqu'on lit aujourd'hui le début du *Discours de la Méthode* on ne peut s'empêcher de sourire au soin que prit Descartes de masquer son dépit sous des adjectifs d'une banalité déconcertante. A part les mathématiques et la poésie, rien ne l'a retenu. Pour les mathématiques « elles ont des inventions très subtiles et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes » mais plus loin il s'étonne que : « sur des fondements solides on n'eût rien bâti de plus relevé. » C'est à bâtir cet édifice plus relevé que, Fermat pour l'arithmétique, Mersenne pour l'algèbre et Descartes pour la géométrie analytique, devaient s'employer.

Mais relisez tout le paragraphe : « Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles... » Après ce toutefois restrictif, Descartes souffre visiblement pour ne pas accoler à chaque partie de l'enseignement un adjectif cruel. Les Jésuites sont puissants et il n'est pas de son intention de froisser

ces maîtres de l'enseignement, mais sous la politesse nul dans l'ordre ne s'y est trompé, et Descartes n'eut pas de plus violents ennemis.

Neuf ans pour apprendre si peu de choses, un peu de latin, de grec, quelques théorèmes de géométrie, c'est beaucoup, et lorsque Descartes écrit : « Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens et à leurs histoires et à leurs fables. » Nous traduisons aisément « j'ai donné trop de temps, etc... » Et lorsque le coche l'emporte définitivement vers le Mans et Paris, Descartes sent dans l'air un petit goût d'aventure, il sent que pour la première fois il va vivre. Dès le Mans, car on peut croire que cette fois le jeune Descartes, âgé de 17 ans, va regarder par la portière, il sent combien furent coupables ceux qui oublièrent de lui montrer la figure physique du monde. Il apprend plus dans l'auberge où il s'attable que dans les gros volumes du Prytanée « car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. » A Chartres les mœurs des habitants sont un peu différentes de celles des habitants de la Suze ou de Saumur, et Descartes est réellement furieux contre les pères qui ne lui ont rien appris de ce que font les hommes, autrement que les gestes de Moïse, ou les fausses et mièvres métamorphoses de Vulcain et de Diane. Cette colère est à peine apaisée lorsqu'il commence à jeter les fondements de la méthode.

« Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. »

On peut voir dans cet aveu tout ce que pouvait avoir

de nationaliste, d'étroitement chauvin l'enseignement de l'époque. Descartes ne pardonne pas toutes ces erreurs à cette école où il devait y avoir de savants hommes... Savants ils l'étaient peut-être, intelligents et éclairés point. Le Prytanée n'a pas de chances, ceux de ses élèves qui n'embrassèrent pas le métier des armes l'ont toujours durement jugé, et de nos jours le jugement des frères Margueritte qui y furent élevés n'est pas pour infirmer celui de Descartes. Et pourtant, dira-t-on, l'enseignement avait changé entre 1604 et 1870-80. Certes, mais le Prytanée n'a pas changé. Gresset avait raison : il n'est pas de belles prisons. Et si l'internat est toujours pour les élèves une espèce d'emprisonnement, je gage qu'il n'en est pas de plus pénible que dans le vieux collège sarthois, trop imposant pour des enfants, trop grand et trop froid pour leur jeunesse.

Le visiteur lui-même est surpris par cette longue façade grise aux fenêtres bardées de fer, et il se croit plutôt devant un bagne pour gens du monde que devant un collège.

Le Prytanée manque d'intimité, et c'est ce que les enfants aiment le mieux. La règle y fut toujours sévère, que les surveillants soient des jésuites ou des militaires, ils appartiennent tous deux à un ordre où le sourire est une faute grave. Aujourd'hui on sourit lorsque dans la salle d'honneur on voit le buste de Descartes entre ceux du Maréchal de Guebriant, vieux bronze patiné sous le parvois, et celui en plâtre blanc de Galliéni. On pense devant l'image du philosophe : « Mais qu'est-ce qu'il allait faire dans cette galère ».

C'est bien plutôt entre les hautes murailles du Prytanée que sur les bords du Danube que Descartes a pris des habitudes de repliement.

Et puis, penser que durant neuf ans il a tous les matins écouté la messe devant un autel affreusement surchargé de marbre, de dorures, un autel où tout le mauvais goût s'est résumé comme par enchantement, penser qu'il n'a pas franchi une porte où ne fut pas inscrite le douloureux anagramme de saint Ignace : I. H. S., avec une croix fichée sur la barre horizontale de l'H, on manque de respiration. Etonnez-vous après cela que suivant ses biographes Descartes mena une vie dissipée au début de son séjour à Paris. L'affreux tambour ne le réveillait plus, les livres qu'il lisait arrivaient pêle-mêle sans la censure souvent timorée et absurde des pères, il voyait des femmes pour la première fois de sa vie, lui dont la mère était morte alors qu'il était en nourrice, et dont aucune sœur n'avait baisé le front pensif. Il se sentit libre, délicieusement libre. Mais le pli était pris de la méditation, du recueillement, de la règle, cette règle inflexible qui devait être malgré tout son ressentiment la base de la méthode. Il avait conservé le goût de l'étude ; après les études creuses, les études pleines.

Qu'on le veuille ou non, et malgré que Descartes s'en défende, c'est de 1604 à 1613, à l'âge où l'être se forme, que sa méthode est née virtuellement. C'est à cette horreur éprouvée par l'enfant chétif et pâle, « de se frotter aux étourneaux de son temps, de se mêler à leurs jeux brutaux, que l'on doit l'habitude qu'il reprendra vite de croire en lui-même. S'il prend l'épée, il ne voit là qu'une occasion d'ouvrir « le livre du monde » mais un jour il prit « la résolution d'étudier aussi en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre, ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné de mon pays ni de mes livres ! »

C'est en lui-même que Descartes cherche la preuve de son existence et la certitude. Et il regrette moins à cet instant les années lourdes et grises de son enfance, que les années dissipées de Paris ou les campagnes de Maurice de Nassau. C'est dans une prison qu'il a pris le désir de vivre et de connaître et c'est dans sa prison volontaire de Neubourg — aujourd'hui nous irions à Ligugé — que Descartes a repris l'intelligence de son être.

Il n'y a pas discontinuité, mais bien une logique profonde. Mersenne ne s'y est pas trompé : Il a laissé son jeune ami jeter sa gourme ; le Minime reprend vite son empire, il choisit la façon de conduire la plus ingénieuse, il accepte de servir, d'être le secrétaire de celui qu'il rencontra jadis crachant peut-être dans l'eau, accoudé à la margelle qui borde la Douve.

Ici le livre se ferme, le *Discours de la Méthode* ne nous apprend plus rien des balbutiements de l'enfance, nous en arrivons au point de départ de la Philosophie.

Il se peut que nous nous trompions dans cette interprétation presque imaginaire de l'enfance de Descartes. Nous avons trop tendance à saisir dans les années jeunes les signes qui marqueront l'âge mûr. Mais comme le dit Paul Valéry : « Il s'agissait que nous trouvions en nous ce qu'il trouvait en lui. » Ces pages n'ont peut-être tendu qu'à cet exercice. Mais Paul Valéry a encore écrit une phrase qui sera notre excuse : « Un esprit entièrement relié serait bien, vers cette limite, un esprit infiniment libre, puisque la liberté n'est en somme que l'usage du possible, et que l'essence de l'esprit est un désir de coïncider avec son tout. »

Et c'est parce que Descartes est un des hommes qui ont le plus tendu vers les limites infinies de la liberté

spirituelle que nous avons essayé imparfaitement de relier son enfance à son âge réfléchi, de relier d'un itinéraire fictif mais commode le parc du Prytanée au Poèle de Neubourg.

*
* *

Ce lien nous ne l'avons cherché que dans le *Discours de la Méthode* au travers de nos souvenirs. Descartes n'est jamais revenu à la Flèche, cela peut s'affirmer avec quelque vraisemblance. La petite ville, l'austère collège ne demeura en lui que comme l'épure des mauvaises heures. Et l'attitude des jésuites en 1637, lorsque parurent les méditations, ne fut pas pour adoucir les souvenirs du Philosophe. Un instant il a le désir de réfuter ouvertement la doctrine de saint Ignace, l'acharnement du Père Bourdin, la mauvaise foi du supérieur des jésuites refusant à Descartes l'occasion d'un débat public, put faire croire un instant que Descartes allait entreprendre contre la compagnie une campagne qui eût fort ressemblée par l'aigreur aux fameuses lettres à un Provincial. Vingt ans plus tard l'orage allait éclater. Il ne faut pas oublier que Descartes n'eut pas d'apologistes plus passionnés que les Jansénistes, et c'est peut-être lui qui avait étudié : *les cas de conscience*, dont Arnauld se servit pour mettre Pascal sur la voie heureuse des lettres. Il reste toujours en Descartes la haine du jésuite qui fut l'oppresseur de ses jeunes années, du jésuite qui fut le mauvais maître, et dont il n'oubliera pas combien l'enseignement fut décevant et vain. Les jésuites, conservateurs de la vieille philosophie scolastique, résolument hostiles au rajeunissement tenté par saint Thomas et les Dominicains, ne pardonnent pas à

Descartes, d'avoir abondé dans le sens de la raison, et cette tête, comme dit Balzac, « si pleine de raison et d'intelligence » demeure leur cible. Surtout ce que la compagnie ne pardonne pas, c'est d'avoir élevé celui qui devait être l'artisan de leur chute. Bien avant M. Jacques Maritain, le Père Bourdin avait compris que Descartes opérait dans le monde des idées une révolution comparable à celle dont Martin Luther était l'auteur dans le domaine plus sensible de la foi et plus étroit de la théologie.

Les jésuites ont troublé l'éclosion de sa sensibilité, ils troublent maintenant son repos, ses méditations. La colère l'agite, et plus librement qu'il ne peut le faire dans le Discours, il écrit à un de ses amis : « Je trouve assez étrange que ce soient principalement ces messieurs qui désirent que je refuse les arguments de l'école. Car je crois que si je l'entreprends, je leur rendrais un mauvais service. Je vous avoue qu'il y a longtemps que la malignité de quelques-uns m'a donné sujet de le faire et ils pourront bien enfin m'y contraindre ! » Il se souvient alors des Principes de morale enseignés à la Flèche, qui, disait-il, ne sont que boue et sable. Il avait lu comme Mersenne et tant d'autres dans la belle bibliothèque Prytanéenne le livre du Père Airault, casuiste notoire, et le père Airault, contrairement à tous les principes chrétiens y défendait l'avortement « si une honnête fille avait été corrompue, malgré elle, par un jeune homme adultère, elle pourrait avant que le fruit soit animé, s'en délivrer à sa fantaisie de peur de perdre son honneur, qui lui est beaucoup plus précieux que la vie. » Descartes allait-il produire ce texte peu connu du public — et dont Pascal malgré tout n'osa pas se servir? Le correspondant parisien de Descartes dut prévenir en

sous-main les bons pères qui n'insistèrent pas. D'autre part Mersenne dut dissuader son ami d'une telle entreprise et le dernier mot reste à Descartes qui écrit non sans orgueil : « Je vois qu'elle (la philosophie enseignée par les jésuites) est si absolument et si clairement détruite par le seul établissement de la mienne qu'il n'est pas besoin d'autre réfutation. » On ne peut qu'admirer la clairvoyance des deux adversaires. M. Paul Valéry loue Descartes de « s'être borné à épurer, à retracer de près, parfois à articuler très nettement la voix immédiate qu'il tenait de ses souvenirs et de ses espérances. » Sur le verbe épurer il y aurait beaucoup à dire.

Ainsi ces neuf années ne l'ont pas abandonné une minute, toutes les embûches qu'il trouvera sur son chemin viendront d'elles. Toute sa vie sera cette recherche et cette réaction du temps perdu. Peut-être que soumis à d'autres maîtres Descartes n'eut jamais songé à poser les bases de sa philosophie.

Il est amusant de lire cette lettre de Descartes citée plus haut : « Ces Messieurs qui désirent que je réfute les arguments de l'école. » Mais il n'a fait que cela et cette phrase n'est qu'une formule de politesse. Il sait bien qu'après le *Discours sur la Méthode* il n'est plus besoin d'ergoter, et s'il répond à Gassendi, à Mersenne, à Arnault, au père Bourdin, il ne peut que paraphraser ce qu'il a énoncé. Il est amusant de considérer le Discours sur la Méthode comme une espèce de pamphlet d'une manière plus grave que les *Provinciales*. Mais ces dernières n'eussent sans doute pas été écrites sans lui.

Ainsi c'est dans ce collège aux murs sombres, où les jésuites venaient de s'installer en triomphateurs que fut élevé celui qui devait les en chasser assez vite. On se demande si Descartes, esprit janséniste, à la Flèche, ne

fut pas le modèle qui inspira les belles pages de Stendhal sur Julien Sorel au séminaire de Besançon. Il n'y a peut-être là qu'une fâcheuse habitude de commentateur à rechercher partout les mailles du filet, où se débat sa proie, mais la similitude des situations est frappante.

*
* *

Lorsque j'étais élève au Prytanée Militaire — c'était pendant la guerre, et presque tous mes camarades sont aujourd'hui officiers — nous allions deux fois par semaine en promenade ; sur la route de Bazouges ou vers Saint-Germain. Il nous arrivait parfois de croiser les élèves d'un pensionnat clérical qui vivait à l'ombre de l'ancien collège des jésuites.

Un vent absurde d'anticléricalisme soufflait sur nos jeunes têtes, et nous avons souvent accueilli ces prêtres, qui conduisaient leurs élèves, par des cris hostiles et bêtes.

Sans le savoir nous vengions Descartes, nous étions plus près du Philosophe que du Maréchal Bude de Guébriant.

Pierre HUMBOURG.

La Prairie aux Narcisses

Cependant, elle s'assit au bord du chemin,
et son cœur était plein d'affliction.

HYMNE HOMÉRIQUE.

Je sais une prairie où la belle saison,
Au temps de sa première et blanche floraison,
Fait poindre la narcisse à la tête dorée.
Parmi l'herbe brillante et toute diaprée
D'une verdeur nourrie au retour de ces eaux
Que laisse déborder la fonte des ruisseaux,
Il perce, plein de grâce et de magnificence,
Et semblable au safran rosé. Dès sa naissance,
Il enivre les airs d'une heureuse senteur,
Qui contraint de sourire à sa jeune candeur
La terre, le ciel même, et la vaste campagne.
La primevère sombre et douce l'accompagne,
Et le fauve hyacinthe, et le jaune souci,
Et, dans sa nouveauté, la violette aussi,
Qui rampe avec la mousse et dérobe à la vue
Sa secrète présence en parfums répandue.
Mais sur toutes ensemble il règne, et plus de cent
Corolles, l'une l'autre à l'envi s'embrassant,
Qu'il supporte au-dessus de sa tige élancée,

Lui dressent une cime abondante et pressée,
Si lourde quelquefois qu'il cède, et ce chapeau
De fleur accable alors d'un suave fardeau
Le narcisse allongé comme une tendre enfance
Qui s'abandonne au poids léger de sa croissance,
Et retombe, et se couche, à peine commençant
D'épanouir au jour son matin verdissant,
Et penche sur son cou sa tête délicate
Où pour jamais se tourne à sa joue incarnate
La rougeur de la vie en mortelles blancheurs.
Ainsi, tout couronné de grappes et d'odeurs,
Il se plie, et sa force indolente et pâmée
S'exhale dans l'erreur de son âme embaumée.

Vois comme à la prairie il en vient par milliers.
Ils s'élèvent, les uns, d'entre ces peupliers
Dociles aux détours d'une source inclinante
Qui poursuit sa torpeur et sa marche traînante
A travers un chemin de jonc et de roseau.
Là, suspendus en foule et réfléchis dans l'eau,
Ils regardent vers eux leur image lointaine
Accourir, et d'en bas monter sous la fontaine
Où, pris à leur attrait par l'onde répété,
Ils vont se consumant de leur propre beauté
Avec une ferveur solitaire et jalouse.
Au hasard dispersés et jonchant la pelouse,
D'autres cherchent le cours d'une invisible humeur
Qui s'insinue, et change en fluide fraîcheur
L'herbe épaisse où bientôt le fond du pâturage
Laisse flotter sa pente et finit marécage.
Chacun forme à lui seul un jardin florissant,
Et leur peuple partout à la fois blanchissant
N'est plus qu'une prairie amoureuse et riante.

Puis, au moindre frisson de leur nappe ondoyante,
Elle ouvre dans son sein par la brise argenté
D'un bord à l'autre bord un sillage enchanté
Qui roule, et creuse au loin sa face virginale
D'une écume de fleurs étincelante et pâle.
Elle glisse, et déferle avec tant de bonheur
Que, pour mieux la sentir s'arrêter sur ton cœur,
Tu voudrais de tes bras l'entourer tout entière.

François-Paul ALIBERT.

Masque de Beethoven

Les Dieux se vengent. Je vivais avec Lavinia dans une jolie ville, mais Lavinia jouait du piano. Elle jouait systématiquement, trois heures par après-midi, maintes choses ; en dernier lieu elle tombait sur les symphonies de Beethoven. Il y eut pire.

Il arriva qu'un soir Lavinia rentra avec sa figure rayonnante et un paquet. Elle commença à le déballer, cependant que mon cœur tremblait. Lavinia avait acheté un masque de Beethoven. Elle me montrait maintenant le plâtre, cruellement blanc, en le soulevant les bras tendus : elle le maintenait dans la lumière pour que je le visse bien vivement. J'essayai de ne pas m'y intéresser ; néanmoins à un certain point il m'émut moi aussi — (la lèvre rasée et quelque chose de tumescent autour de la bouche palpitaient, pleins de douleur affectueuse, puis le front condensait les nuages et rejetait en bas les yeux) : — mais Lavinia ne s'en aperçut pas et je me refis indifférent pour lui demander :

— Où le mettras-tu ?

— J'y ai déjà pensé, répondit la malheureuse. Il y avait un petit anneau dans la partie supérieure du plâtre : et la faute ne fut pas du tout à elle, elle fit comme toutes les demoiselles qui jouent et qui ont un masque de Beethoven : elles l'accrochent à côté du piano : ainsi alla-t-elle l'accrocher au mur, sur la cloison

à droite du piano ; elle l'accrocha au mur, par ce petit anneau, à un clou, comme font les demoiselles : à un clou du mur, placé un peu haut, comme on accroche un appareil à lavements. Elle l'accrocha ainsi, sans comprendre et sans avoir peur.

*

* *

Mais moi j'eus peur. Je prévis des désastres. (Ou peut-être, en les prévoyant, les déterminai-je?) Je n'osai rien lui dire, à elle, parce que de n'être pas compris l'homme est fort gêné.

Cette nuit-là j'entendis Lavinia geindre maintes fois tout en dormant, dans la chambre à côté. Le matin suivant elle me raconta confusément, comme elle s'en souvenait, ses rêves : cauchemars horribles, fuites. Puis elle regarda le masque accroché dans le petit salon et me dit :

— Tu l'avais décroché ? c'est toi qui l'as remis à sa place ?

— Quoi donc ?

— Le masque. Cette nuit je me suis réveillée en criant, et je l'ai vu appuyé sur la chaise à côté de mon lit, comme s'il dormait : mais le sommeil m'a aussitôt reprise.

Je la persuadais que le masque sur la chaise avait été lui aussi un rêve. Mais je compris que des phénomènes encore plus effrayants se préparaient. Je me mis à les attendre, résigné et passif, dans le silence.

*

* *

L'après-midi, comme tous les autres jours, elle se mit à jouer. Elle joua maintes choses, et en dernier lieu ouvrit le recueil des Symphonies.

— Aujourd'hui, m'annonça-t-elle avec le plus innocent de ses sourires, je commencerai à bien étudier la Troisième.

— Bien, répondis-je de mon fauteuil. Et je repris ma lecture.

Mais je n'entendais plus jouer. J'allais lever mes yeux, lorsqu'elle m'appela :

— Regarde ! criait-elle effrayée.

La Troisième commence, tout le monde le sait, par un acord fort et net.

Et je vis que Lavinia s'essoufflait à taper de ses deux mains, l'une sur les aigus, l'autre sur la basse — de ses deux mains en marteau, les doigts levés et bien écartés — à taper, du haut en bas, le plus fort possible, sur les touches de cet accord : mais on n'entendait en sortir aucun son.

— Mais regarde donc !

Les touches ne remuaient pas.

Le clavier était raidi. Lavinia le regarda, terrifiée. Moi aussi, je regardais. La Troisième symphonie aussi regardait en bas du pupitre, avec les centaines de petites prunelles noires des notes. Nous regardions tous le clavier.

Lavinia tapa deux ou trois fois encore, puis leva ses mains sur sa figure et commença à pleurer. Je lui donnais en hâte une explication très matérialiste :

— Il doit y avoir quelque chose de cassé, là-dedans, et cela empêche les touches de remuer. On le raccommodera. Attends...

Je démontai toute la mécanique du piano, mais je ne

pus pas trouver le dégât. Elle exigea que j'aille sur-le-champ appeler un ouvrier. Celui-ci promit de venir le lendemain. La nuit Lavinia dormit assez tranquillement. Le mécanicien vint, il examina l'instrument, je ne sais pas ce qu'il put y trouver, il y travailla, le remonta, nous fit entendre que cela jouait maintenant.

— C'est fait.

Il s'en alla et Lavinia recommence à jouer.

Pour essayer l'instrument, elle fit toutes les gammes sur tous les tons. Elles glissèrent comme les ruisseaux du printemps dans l'herbe. Elle exécuta ensuite quelques pas gracieux et brillants. Les notes s'allumaient, palpitaient sous ses doigts comme des vers-luisants dans les vallées, l'été. Lavinia était heureuse.

— Ecoute maintenant, disait-elle, je vais attaquer la Troisième de Beethoven. Ou bien aimes-tu mieux la Cinquième ?

— Pour moi, répondis-je d'une voix que je sentais pâlir, malgré moi, c'est la même chose.

— Ecoute donc.

Je ne sais pas pourquoi je repris courage. Il me parut ensuite que d'heureux présages éclairaient la chambre. Je repris ma lecture, et mon cœur tendait son ouïe.

Mais, à mon étonnement, ni la Troisième ni autre chose de Beethoven n'arriva à mon oreille. Lavinia avait commencé la symphonie du *Barbier de Séville*.

Mais elle s'interrompit aussitôt.

Puis elle recommença à jouer.

Et du piano, un peu incertaines, j'entendis jaillir les premières mesures enveloppantes d'une vieille valse de Johann Strauss qui s'appelle *Les bords du Danube*. Mais cela aussi s'interrompit, et elle m'appela :

— Quoi donc ?

Sa voix était pleine de soupçon :

— Dis-moi, veux-tu, dis-moi : qu'est-ce que j'ai joué ?

— Le début du *Barbier de Séville*, je crois, et une valse de Strauss ensuite.

— Dis, dis-moi...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Et ça alors ?

Elle me désignait le livre ouvert sur le pupitre. Sur le haut de la page y était écrit clairement :

SYMPHONIE III^e

ALLEGRO CON BRIO L. VAN BEETHOVEN

op. 53

— Mais qu'est-ce que cette musique ? demanda-t-elle avec angoisse.

— La Troisième de Beethoven : c'est écrit.

— Mais c'est ça, comprends donc — cria-t-elle farouchement — c'est ça que je joue ; tais-toi, écoute.

Elle ouvrit démésurément ses dix doigts, leva très haut ses mains écartées, les précipita en bas tels deux aigles faméliques sur deux accords en *mi bémol*, l'un sur les aigus, l'autre sur la basse ; retapa, comme c'est écrit ; continua à lire Beethoven...

Et des touches jaillissait, glissante et burlesque, la scène des conjurés de la *Fille de Madame Angot*.

Je pris un air étonné et même effrayé, mais je riais en quelque sorte au-dedans de moi.

Lavinia s'arrêta, éclata en un cri aigu, s'affala entre mes bras, que j'avais tendus avec promptitude, et entama une série de hurlements entremêlés de sanglots. Une heure et demie s'écoula ainsi. Elle me regarda enfin de ses yeux rougis et de sa figure inondée, de bas en haut, douloureusement :

— Je comprends, murmura-t-elle, c'est un charme. Explique-moi.

Je lui répondis avec cruauté.

— On ne peut pas expliquer les mystères.

Je feignais de ne pas regarder le masque blanc de Beethoven, pendu comme un appareil à lavements. Le désespoir ébouriffait les cheveux de Lavinia, pareille à une Furie mortifiée.

— Il ne veut pas — dit-elle en désignant, d'un mi-geste, d'un mi-regard, le masque — il ne veut pas qu'on joue sa musique. Pourquoi donc ?

Nous demeurâmes en silence deux heures encore. Je la soutenais toujours. Je variais de temps à autre ma posture, en faisant peser son corps davantage sur mon bras droit, ou davantage sur mon bras gauche, tour à tour. Après ces deux heures, elle me dit, tragiquement :

— Je sais pourquoi il ne veut pas.

Je m'aperçus que j'ouvrais démesurément mes yeux par l'étonnement. En hâte, je m'accusai de n'avoir jamais compris l'intelligence de Lavinia. Lavinia continua, avec mystère :

— Le plâtrier, ce jour-là, voulais que j'achète le masque colorié qui semble en bronze. Tandis que moi j'ai pris le blanc parce que ça coûtait moins. Voilà pourquoi Beethoven se venge.

Je me sentis défaillir.

Quatre minutes après elle ajouta :

— Ce sera trop tard maintenant.

Et elle recommença à sursauter de mon bras droit à mon bras gauche, cependant que j'avais des fourmis dans les jambes.

En dépit des conditions pathétiques de nos âmes et de la posture dramatique de mes bras, je ne crus pas nécessaire d'expliquer à Lavinia la véritable raison de la chose. Je me contentai de lui dire, en répondant :

— Ce me semblerait étrange de sa part. Je ne crois pas.

Lavinia finit par s'en prendre à moi :

— Tu ne crois jamais rien.

*
* *

Elle n'essayait plus de jouer Beethoven. Pendant quelque temps elle vécut dans un abattement mortel, puis elle se rétablit rapidement. Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà elle vivait comme auparavant, riait, jouait mais d'autres musiques ; et de temps en temps elle s'interrompait, levait ses yeux, devenus soudain mélancoliques, vers le masque blanc, demeurait immobile dans sa tristesse pendant vingt minutes. Une fois, au cours de cette extase, je vis qu'elle tendait muettement ses mains jointes vers le masque. Elle ne me parlait jamais de la chose. Une fois seulement elle murmura, sans motif :

— Il ne veut pas encore. Je le sens bien. Il y faut encore du temps.

Or, un matin, je lui vis la figure pleine d'assurance, de celle qui a pris une décision. Instinctivement, j'eus des soupçons dans mon cœur. Ce jour-là, elle ne dit rien.

Le matin suivant elle parla. Son visage était encore plus sérieux et profond. Son front s'était élargi, ses yeux étaient plus grands et fermes. Elle parla :

— J'ai trouvé.

— Quoi donc ?

— Ne demande pas. Donne-moi huit cents lires.

Lorsqu'elle les eut, elle sortit. Je n'avais la plus pâle idée au sujet de son intention. Pour fuir, huit cents lires c'est trop peu. Pour se tuer, c'est trop. Je la vis rentrer une demi-heure après, grande et fatale. Je m'aperçus ensuite qu'elle était suivie par un portefaix chargé d'un meuble.

— Déposez-le là.

L'homme déposa le meuble — au-dessous du masque de Beethoven — et s'en alla. Je me sentis glacé des pointes des pieds à celles des cheveux. Dans mes poches les ongles de mes mains se crispèrent, je les y tenais par prudence et les serrais en haletant. Des grondements voilés parcoururent le ciel et s'approchèrent, puis un nuage de plomb entra de la fenêtre dans la chambre et sertit une coupole ovale tout autour de nous : moi, Lavinia, le masque de Beethoven, et le gramophone.

Lavinia me dit :

— Lui, il ne veut pas que je joue de sa musique. Mais je ne puis pas vivre sans sa musique. Voilà. Après ceci il me pardonnera peut-être.

Je tremblais comme les feuilles des platanes l'automne.

Et je m'aperçus alors que Lavinia avait sous son bras une enveloppe carrée. Elle la tira de là, la brandit vers le plafond d'un geste dionisiaque.

— Voilà, répéta-t-elle.

Je n'essayai pas de parer le danger. Je ne bravai pas l'irrémédiable. Glacé et anéanti, j'attendis l'avenir.

Lavinia leva le couvercle de la machine. Elle mit le disque. Elle annonça enfin en me regardant avec cruauté :

— La Cinquième !

Elle se retourna vers la machine, et très lentement — je crus à des siècles et des siècles — baissa la pointe sur le bord du disque.

Je me serrais le plus que je pouvais contre mon fauteuil.

Le disque commença son bas grognement circulaire.

Je retenais fortement mes mâchoires et mes pommettes avec mes mains et mes doigts. Je me sentis tendu et systématique, et j'avais peur.

Du grognement circulaire du disque se détachèrent les trois premières notes martelées de la symphonie.

Je sentis mes dents crisser.

Et soudain, lorsque la quatrième note tomba, retentit une formidable explosion. Je ne vis plus rien. Je fus enlevé par un tourbillon. Je fus lancé très haut au ciel, dans un énorme nuage de plâtras et de poussière. Je retombais loin, sur un champ inconnu, j'eus longtemps de la peine à reprendre connaissance. La chambre, la maison, la ville peut-être, avaient sauté dans l'air. Moi et Lavinia avions été jetés à deux différents endroits du monde, et je ne l'ai pas encore retrouvée.

MASSIMO BONTEMPELLI.

(Trad. de l'italien par Nino Frank et Phil. P. Datz.)

Poèmes

I

Le passé traîne dans ses franges
Des feuilles sèches et des fleurs,
Des oiseaux morts, des plumes d'ange,
Des rubans que la poudre mange
Et des billets trempés de pleurs.

Malgré tout ce que tu possèdes
(ce bonheur stable et continu),
Parfois, vieux complice, tu cèdes
Au morne attrait d'avoir vécu.

Les Lazares de ta mémoire
Geignent un peu dans leurs tombeaux.
Tu te penches dans l'ombre noire
Vers ces soupirs, vers ces sanglots.

Ce qui fut toi est toi encore
Et demain encor le sera.
Ces spectres que le temps dévore
Il faut bien que tu les honores :
Tu n'as plus l'âge d'être ingrat.

II

J'écoute encor la mer au fond du coquillage
Où j'écoutais la mer lorsque j'avais dix ans.
Je te vois ! Je te vois, ineffable rivage
Où je devais, jadis, aborder promptement.

Alors dans l'aube un mousse inventait les Sirènes.
Elles ne chantaient pas : qu'il les entendait bien !
Chaque vague brillait comme un manteau de reine ;
Et les reines guidaient les rêves des marins.

« Je te donne Cythère, Eldorado, Golconde ;
Les continents secrets où l'homme devient dieu... »
Coquillage menteur qui promettais le monde,
Il croit toujours en toi, l'enfant devenu vieux.

III

Dauphine du Soleil, douce flamme vivante.
La jeunesse est le sang de ta bouche riante.

La fille de Wotan saute sur son cheval
Et gagne d'un seul bond ses frontons de cristal.

Personne encor n'est mort près de toi. Quiétude.
Le secret de ta force est dans ta certitude.

Ne te dépêche pas. Garde tes yeux d'enfant.
Une plume d'oiseau flâne sur l'océan.

Ton infaillible instinct vaut mieux que la sagesse.
Je t'aime. Ta candeur est toute ma richesse.

IV

Les flammes du passé font une cendre épaisse.
Tout ce que j'ai de toi colle aux parois du cœur.
Je crains de dénombrer les morts d'une déesse
A l'âge où les vaincus enchaînent les vainqueurs.

Notre « chanson d'amour » élève une eau plaintive
Dans un salon désert que son fantôme a fui.
Les rubans des bouquets traînent à la dérive [nuits).
(bouquets blancs qui mouraient dans de plus blanches

« Nous n'aurons plus vingt ans » redit la femme-mûre
Entre son long passé et l'avenir trop court.
— A vingt ans le bonheur est une sinécure...
— Le bonheur nous charmait sous son faux nom: amour...

Je te parlai de moi. Tu ne sus pas m'entendre.
Ce que je n'ai pas dit, tu l'as presqu'oublié.
Les mots qu'on grave tôt sur la chair d'un cœur tendre
Ou restent à jamais, ou sont vite effacés.

J'ai tout gardé de toi. Je ne suis pas plus riche,
Avec mes souvenirs, que toi, avec l'oubli.
L'aveugle, au soir tombant, compte avec son caniche
Les dix sous du passant qui vont payer sa nuit.

Nous vivrons désormais des hasards de l'aumône.
Nos trésors ont coulé comme des galions.
Les rois découronnés qu'on a chassé du trône
Finissent dans l'exil, la mort ou la prison.

V

Si je t'aime demain, je te parlerai d'elle
Sans le savoir, croyant que je parle de toi.
Un amour nouveau-né porte de vieilles ailes.
Au plaisir de t'avoir, bien malgré moi je mêle
Les meilleurs souvenirs d'un plaisir d'autrefois.

VI

Chaque églantine est un peu d'elle.
Chaque année, en mai, je la vois.
Elle n'était pas vraiment belle.
Elle était pâle. — Je le crois :
J'ai vu dans l'eau de ses prunelles
Presque son âme, une ou deux fois.

VII

Le passé est-il toujours triste ?
Tu ris ce soir dans mon passé.
Souple et vaste rire égoïste
Qui jadis m'a tant tourmenté !

Vingt ans plus tard, il ressuscite.
Il ne me fait plus du tout peur.
Ah ! comment pouvais-je être triste
Avec ton rire dans le cœur ?

VIII

Tu me faisais beaucoup de peine
Et je détestais ta gaîté.
Maintenant ma mémoire est pleine
De tes grands rires nouveaux-nés.

Ces grappes, ces bouquets de rires
Pavoisent un cœur indolent
Qui songe aux drapeaux que déchire
Le vent sur les vieux bâtiments.

IX

Je vois une femme tranquille
Ou qui du moins le paraissait.
Le calme autour d'elle brillait
Comme l'écume autour d'une île.

N'exprimant que par ses regards
Les sucs de son expérience
Cette princesse du silence
Feignait d'émousser des poignards.

Mais parfois une brève plainte
Arrachée au cruel plaisir
Vous vantait avant de mourir,
Poignards secrets aux douces pointes!

X

... Elle ajoutait : « je voudrais rire
Puisque d'après toi le bonheur
Ne s'exprime que par le rire.
Mais permets-moi de te le dire :
Renonce à croire que le rire
Soit à tout coup l'enfant du cœur. »

XI

Tu es belle. Tes yeux lui font mille promesses
Que bien probablement ne tiendra pas ton cœur.
Ta vie est devant toi. Toute ta vie. Ah ! laisse :
L'ombre qui va venir te cachera sa peur...

XII

Dans tes bras chauds où court un jeu de veines bleues
Je vis, dormant, de grands oiseaux apprivoisés.
Ils étaient tous si confiants, si bien logés
Que l'on ne sentait plus battre leur cœur de plume.
Tu te penchais sur eux, parfois ; et l'on voyait
Ton haleine flatter le virginal duvet.

XIII

Près de ces prisonniers dont tu rivas les chaînes
Surveille l'horizon, guetteur « de tous tes yeux ».
Un petit cavalier vient du fond de la plaine,
Au galop. Qu'il est loin, noir sur l'horizon bleu !

Il approche. Bientôt, tu verras son visage.
Déjà ses beaux cheveux brillent dans le levant.
Ah ! tu lui ressemblais quand tu avais son âge !
C'est toi ! Tu viens à toi du fond de tes vingt ans !

Mais tu fermes les yeux. Le mirage s'efface.
Rejoins tes prisonniers dans leur morose nuit
Et compte tristement les rides de leur face
Sur l'eau de ce Léthé où le temps les conduit.

XIV

J'ai longtemps regardé le pulpe de ta bouche,
Le bleu-clair de tes yeux et l'or vivant et frais
De tes cheveux qui font le soleil qui les touche
Pâlir de jalousie et d'envieux regrets.

Les soupirs de ta voix bercent le paysage.
J'ai vu rêver les eaux à l'ombre de tes mains.
Ton bras en se pliant répète le rivage.
Tu marches et ta marche aimante les chemins.

Regarde encor de ton bel œil droit et sincère
L'orient fatigué d'où la nuit va jaillir.
Impose, ma Psyché, tes songes à la terre
Et donne doucement tes formes au plaisir.

Jean-Louis VAUDOYER.

Prédication

L'Eternel ne montre pas les rides de sa figure au petit peuple.

Allez-vous-en, les cochons.

Un égout ne s'enrichirait pas dans un salon ; chaque être doit rester dans sa bulle et la bulle reste dans le pays des bulles ; et de celles qui n'y restent pas, il sera médit à juste titre.

Il n'y a que les mouches pour se reposer sur une toupie tournante. Il y faut plus que l'habitude, croyez-moi.

Ne restez pas à jouer aux osselets avec la dépouille vertébrale de votre père.

Oh ! littérateur, littérateur !... et celui-là qui s'introduit dans un tonneau pour écouter le pet qu'il pette !

Un cheval qui perdrait ses principes mourrait sur le champ. Mais Dieu veille sur lui et l'appelle par son prénom.

Où vous êtes seul, tournez en cercle, ne vous hâtez point, un continent de canaille est toujours assez proche.

Celui qui bêche son champ qu'en août il récolte, fait bien, fait bien... continue mon ami ; mais celui qui bêche dans les nuages, il faut aussi l'encourager ; car il fera en son temps des récoltes de nuages, et c'est plein de plaisir quand on s'y retrouve.

C'est le soir qu'il faut débarbouiller son Dieu si l'on veut bien dormir.

Ah ! autrui ! le besoin d'autrui ! un homme ne peut se dépecer lui-même, du moins jusqu'au bout. Pour le dernier sang, il est bon qu'il ait quelqu'ami pour l'aider.

Défiez-vous de l'analyse ; la fidélité du chien ne se découpe pas en gigots. Tous les sentiments d'ailleurs, vivent en convoi.

Un Dieu de premier ordre doit macérer plusieurs siècles.

Quand un homme s'est mis en alexandrins..., il a beaucoup de peine à rentrer dans le civil.

N'en ayez pas plein la bouche de la grandeur. Le génie a ses moisissures, et la terre serait trop petite pour douze continents.

Il faut avoir l'attention à tout ,mon petit, et ne pas perdre son pet entre deux sauts de haie.

Campagne ! campagne et tous ces faux morts qui tournent dans leurs cercueils.

On observe rarement qu'un pet ternisse un miroir. C'est qu'il y a si peu d'observateurs ici-bas. Il faudra encore quelques siècles de science avant que les gens naissent consciencieux.

Celui qui ramasse par terre sa poussière après s'être brossé est un fou ; celui qui, s'il y a du vent, se met à courir après le vent aux fins d'une restitution... eh ! eh ! c'est qu'il y a quelque chose là-dessous.

Celui qui réfléchit dans la nuit noire de son crâne doit avoir beaucoup de patience. On reste des années à une poursuite, et puis tout d'un coup... avant-hier, j'y ai coincé Dieu.

Les jeunes éléphants ont déjà des rides et les montrent aux hommes.

Ne pleure pas devant une porte fermée, il y a toujours bien un hublot ouvert sur un des quatre points cardinaux du monde.

Sois tranquille, on n'est jamais seul. Les quintillions de millions de morceaux du monde se tiennent solidement par les épaules.

Le chameau, qui a faim, prend dans sa bosse avec résignation. La graisse d'abord, puis les muscles, il faut plusieurs semaines avant d'atteindre le tissu osseux.

Il faut apprendre à jouer aux cartes avec son ennemi.

Pour l'homme de taille moyenne, il n'y a pas d'horizon de pattes. Les êtres sont si petits !

Celui qui s'échardonne ne manque jamais de travail ; mais s'arracher l'œil est une autre affaire ; celui qui fait ça, il lui en cuira.

Certaines personnes ne sont jamais prêtes à se reposer ; elles ont encore à déterrer leur chaise pour s'asseoir.

Les chiens bien nés se reconnaissent au derrière. C'est une science entre chiens. Il n'est pas question de l'homme ici, qui trouvera plus vite un appareil de locomotion pour le conduire jusqu'à une planète. On a terriblement besoin d'ailleurs d'une nouvelle planète, la Chine et le pôle étant depuis longtemps rincés de leur érotisme.

Non, je ne suis pas mégalomane ; je suis l'empereur de la planète Saturne.

Celui qui pisse sur son dieu,... soit... soit, mais... il pourrait se repentir. Je ne le condamne pas ; on peut se battre à coups de dieux, on peut vendre son Dieu contre le panorama sacrilège d'un sexe de femme, ou contre un coquillage ; mais il faut toujours avoir quelques dieux en réserve.

Henry MICHAUX.

Clara des Jours

(FRAGMENT)

Il était cinq heures de l'après-midi. C'était la fin de l'hiver, la nuit tombait comme par morceaux. Les lumières s'allumaient, et les gens rentraient chez eux. La Vorace les regardait par la fenêtre de l'escalier, et de temps à autre quelqu'un passant dans la cour lui lançait une injure ou une plaisanterie.

C'était l'heure où rentrait un pauvre homme qui toute la journée avait travaillé dans une scierie et poussé des pièces de bois contre une scie à ruban, dont il ne voyait jamais les dents vertigineuses que lorsque la machine s'arrêtait: elles étaient bien inoffensives. Il les tâtait du doigt, alors, en songeant qu'un jour peut-être elles lui couperaient la main ou le bras.

La Vorace ne manquait jamais de saluer son passage dans la cour par un *Hé hé!* à la fois aigü et gras qui exaspérait le pauvre homme. Il ne pouvait s'empêcher d'évoquer à ce moment le ruban bleuâtre dont la vitesse dissimulait les terribles dents, et cela lui causait un frisson désagréable. Ce jour-là encore lorsqu'elle le vit, Clara fit:

— Hé hé!

L'homme rentra la tête dans les épaules et frappa du pied en criant:

— Vieille maquerelle! Peau puante!

— Tais toi mon amour, lui répondit la Vorace, Ce n'est pas si beau que tu le crois de travailler!

— Quoi, pas beau? fit l'homme interloqué!

— Non, non, je ne vois pas du tout pourquoi c'est beau de travailler!

L'homme reprit son chemin d'un pas lourd. La Vorace quitta sa fenêtre, s'assit sur la marche et prenant ses osselets les lança en l'air, les rattrapa, les jeta sur le bois et les considéra. Mais des pas descendant l'escalier au dessus d'elle vinrent la tirer de sa contemplation. Elle leva la tête. En apercevant Isabelle, sa pensionnaire elle se mit en colère:

— Que faites-vous? Où allez-vous? Etes-vous folle?

— Non, non, j'en ai assez! Vous voyez bien qu'il fait nuit! Je ne veux pas rester dans l'obscurité, glapit Isabelle. Je ne veux pas rester à côté de cette chambre où elle est!

— Pourquoi, imbécile?

— Et si j'ai peur, moi?

— Vous êtes idiote! Remontez, d'ailleurs il y a quelqu'un qui monte. Dépéchez-vous!

Isabelle regagna le deuxième étage. En même temps un jeune homme nommé Few arrivait au niveau de la Vorace et manqua de se heurter contre elle. Elle avait masqué la partie défigurée de son visage et dans l'ombre

l'autre moitié faisait une tache blanche. Le jeune homme surpris poussa un léger cri de terreur et se sentit cloué dans les ténèbres par le regard insistant de cette demi-face flasque.

—Vous venez chez moi, mon jeune ami? demanda enfin la Vorace avec un sourire.

Few fit signe que oui. Devant lui le gros corps de la femme se mit à rouler fragment par fragment. L'idée de l'amour et l'idée de ce monstre s'accouplèrent. Le cœur de Few, battait avec violence. Ah, pourquoi était-il en ce triste lieu ! Quel terrible idéal l'appelait, le remorquait par son fil de verre, de si loin, de si loin! Combien de fois était-il passé et repassé devant le numéro 17, devant le bar et le corridor qui chaque fois lui faisait l'effet d'une irrésistible et repoussante ventouse. Malgré lui en montant il songeait au détail du corps de cette énorme femme, et un frisson horrible le secouait tout entier, qui lorsqu'il s'était apaisé laissait à la surface de sa peau de petits cercles apaisés de délices.

Bientôt ils furent en haut. La Vorace poussa la porte.

— Je vous montre le chemin, dit-elle aimablement.

Puis elle alluma le gaz dans l'entrée. De grosses ombres dessinées sous sa paupière en forme de poche, sous la peau de sa joue et de son menton augmentaient le volume de sa chair. Une petite flamme s'alluma dans son œil. Elle pesait le nouveau venu.

— Si vous saviez, dit-elle.

Elle s'arrêta la bouche entrouverte, la langue sur le bord des lèvres, tandis que d'une main elle assurait son

voile sur sa tête et veillait à ce qu'un des pans cachât parfaitement la partie brûlée.

— Si je savais quoi ? demanda Few en haletant un peu.

— Si vous saviez tout ce que c'est, l'amour.

Elle hocha la tête, laissa pendre sa mâchoire, puis elle reprit :

— Allons venez, mon mignon.

Elle l'introduisit dans la première chambre. Few suffoquait déjà dans la lourdeur des odeurs rassemblées. Il allait comme à tâtons, bien que la Vorace eût aussi allumé le gaz dans la nouvelle pièce. Mais il resta tout à coup immobile. C'est qu'il venait d'apercevoir Isabelle. La jeune femme était en peignoir léger, qu'elle laissait ouvert sur les ornements utiles de son corps. Au sommet de celui-ci sa tête semblait une petite lanterne de couleurs. Elle s'agita et un arome de sueur musquée vint secouer par saccades l'immobilité de Few.

— Voilà une bien jolie petite poule, mon fils, dit la Vorace.

— Oui, oui, fit Few sans pouvoir en dire plus long.

Isabelle faisait rouler ses yeux comme ces œufs qui dansent sur un jet d'eau et attirent les coups de carabine. Sa bouche luisait, plûs humide que la viande qui vient d'être tranchée. Et son corps avait l'air de se transformer en longue trompe rose au sombre et tiède orifice, pour absorber le jeune mâle. Cela Few le voyait nettement. Il se souvint aussi de ce serpent qu'il avait vu en train de digérer un gros lapin dont on distinguait encore l'arrière-train.

— Ecoutez, disait la Vorace, n'avez-vous jamais été visité par les anges, la nuit? Ils sont moins chauds qu'elle, mon cher ami. Et puis elle sait aussi bien faire l'amour qu'un pigeon.

Few ne disait rien. Ses regards allaient d'Isabelle à la grosse femme avec une expression déchirante. La Vorace lui dit: Ah ah! mon mignon, tu ne seras pas toujours jeune! Tu ne sais pas non plus ce que c'est que la jeunesse! Ah ah, non, tu ne le sais pas. Mais peut-être ne le sauras-tu jamais! Quand tu la regretteras et croiras la connaître parce que tu l'auras quittée, c'est justement que tu ne la connaîtras pas, elle sera si loin.

— Allons mon gros, dit Isabelle, tu te décides?

La voix de Few creva les membranes dans lesquelles elle se desséchait, sans force, sans certitude.

— Elle... elle n'est...

Il ne put aller plus loin Avec la vigueur d'un vautour la Vorace prit le bras de Few et l'attira vers elle. Elle ouvrait son caraco, écartait du linge, fourrageait et finissait par sortir son énorme sein au bout semblable à une noix gâtée.

— Cela, fit-elle, cela! cela...

Elle avait prit la tête de Few et la secouait en la courbant vers elle. Puis elle cria:

— Ah ah, nous y allons tous à nos larmes. J'aimerai te voir tout à l'heure quand tu seras sorti de cette jeune épouse! Tu me montreras tes yeux, tu me fera tâter ton cœur, je te dirai ce qu'il y a dedans.

Avec force elle le poussa si bien qu'il tomba aux

pieds d'Isabelle dont il heurta la jambe nue. Mais il se releva à demi, et à genoux, la voix cassée en morceaux, il dit :

— Non, je vous le dis, non, elle n'est pas pour moi.

Il se relevait. Il y eut quelques instants de silence durant lesquels l'odeur de la pièce sembla encore s'épaissir. Bien qu'elle gardât ses vives couleurs de rouge et de bleu de noir et de blanc, la lanterne qu'était la tête d'Isabelle s'était éteinte.

— En ce cas, dit enfin la Vorace, il faut croire que Monsieur veut coucher avec le Paradis lui-même ? Ah ah, on se trompe au sujet de la lumière elle-même, jeune homme. Oui mon mignon ! Tu ne sais pas où elle est l'innocence. Peut-être crois-tu qu'elle est où tu la mets ? Et la haine et la faim aussi, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en s'approchant tout près de Few, jusqu'à le regarder sous le nez.

Puis elle continua :

— As-tu beaucoup d'argent, mon petit enfant ? De quoi payer la fleur de tes rêves le prix qu'il en coûte à Dieu lui-même.

La voix de Few s'embourbait encore dans le sang de sa gorge : Il parvint à faire : Oui. La Vorace indiqua une porte par laquelle Isabelle venait de disparaître.

— Il y a là, dit-elle quelque chose que je destinais au Colonel August. Il doit venir ce soir. Mais, mon cher peu importe. Et somme toute, peut-être vaut-il mieux que ce soit toi qui en profites. Quel âge as-tu, mon bébé ?

— Dix-neuf ans.

— Ah ah! Et lui, il en a soixante-dix-sept! Le démon n'a-t-il pas plutôt dix-neuf ans que soixante-dix-sept? Songe au souvenir! Le vrai démon. Oui, peut-être s'efface-t-il sous les mousses et les sourires. Ah ah! Mais si la souillure avait dix-neuf ans et la bouche d'un chérubin, dis mon mignon?

Few restait coi, sans comprendre où cette femme voulait en venir. Mais il la sentait brûlante, et peu à peu, autour de lui, l'air échauffé par cette ardeur se mettait à le brûler aussi. Isabelle était revenue, maussade, et assise sur un divan, les bras et les jambes ballants elle regardait Few avec dédain.

— Allons, regarde mon petit, dit la Vorace. Regarde par le trou de la serrure. Isabelle a allumé la lampe. Dis-moi si celle-ci est à ton goût.

Few obéit. Il ne voyait rien tout d'abord. L'image de la grosse femme emplissait encore ses yeux et bouchait le trou de la serrure. Puis il s'habitua et tout à coup, comme si on eût tiré un rideau il découvrit ce qu'il y avait de l'autre côté de la porte, et il fit un mouvement pour se retirer.

Une petite fille était assise sur le bord d'un lit dans une posture révélant son angoisse, et regardait Few.... Toutefois celui-ci comprit que ce n'était là qu'une illusion; l'enfant ne regardait que la serrure et ne pouvait apercevoir le curieux. Alors Few l'observa à loisir.

C'était une charmante petite fille aux cheveux blonds tombant de chaque côté de la tête en boucles enroulées. Elle était à demi dévêtue, mais on voyait bien que c'était contre son gré et ses mains se croisaient sur son petit cor-

set. C'était une enfant, mais son corps avait les proportions d'un corps de femme; c'était une femme en miniature, ignorant ce qu'est le corps d'une femme. Une extraordinaire innocence se peignait sur son visage. Ses membres, d'une grâce si parfaite n'exprimaient pas autre chose que l'innocence. Et cependant comme il eût fallu peu de chose pour qu'on les supposât prêts à la plus furieuse volupté! Il y avait une toute mince frontière infranchissable, une pellicule transparente d'impalpable virginité, impossible à détruire, du moins qu'il était impossible de faire se détruire. Et ce que les affamés de lumière de luxure pouvaient entrevoir, comme s'il n'y avait rien entre cette vie et eux, était si attirant qu'on pouvait certes deviner leur brusque jaillissement de voracité, et leur affolante satisfaction à se trouver de l'autre côté de la frontière et de la pellidule, et à se vautrer dans la certitude de la souillure. Souillée par le vieux Colonel August, de soixante-dix-sept ans... Sans doute, mais la trop grande certitude de la souillure par un abominable vieillard est en quelque sorte une entrée dans la vie que les fleurs du printemps cachent au fur et à mesure de leur naissance. Mais, disait la Vorace, souillée par un que le souvenir fait revivre sous les fleurs et dont le visage de chérubin empoisonne les autres beaux visages qui souriront?

— Non, non, dit Few, elle n'est pas pour moi. Elle n'est pas non plus pour le Colonel.

C'est à ce moment qu'on sonna à la porte.

* *

La Vorace sursauta, et instinctivement modifia le voile qui lui cachait une partie du visage, si bien que celle-ci apparut à la lumière avec ses coutures, ses cicatrices rouges et blanches, et que l'autre partie se coucha comme le deuxième quartier de la lune derrière les nuages. Isabelle ouvrait la porte sans bruit, et sur le seuil une grande silhouette apparut.

C'était un homme très grand et très maigre, dont la casquette touchait presque le haut de la porte; il était d'une élégance affectée, et son faux-col et ses manchettes d'un blanc éclatant rendaient plus sombres son visage et ses longues mains décharnées de vieux nègre, quoiqu'ils fussent seulement de couleur chocolat clair, un peu pâlies par l'âge.

Il s'avança jusqu'au milieu de la pièce et posa sa canne sur la table. Sa tête était animée d'un mouvement continuel involontaire de dodelinement rendu plus perceptible par la maigreur du cou. Il semblait qu'elle n'était pas réunie au corps par la chair mais par quelques cordages aux fonctions indispensables. La mâchoire inférieure pendait un peu de côté; mais les lèvres, extensibles et toujours en mouvement comme pour un gargarisme mystérieux, masquaient les dents.

— C'est moi dont mon ami Josuah vous a parlé, dit-il. Je suis le Colonel August.

— Bonjour, Colonel, fit la femme. Asseyez-vous donc Ah ah, vous êtes un fameux petit lapin, Colonel! Vous allez être satisfait du trésor que je vous réserve! Et vous m'en direz des nouvelles!

— Ce n'est pas seulement un trésor que je demande dit le vieux nègre de sa voix chevrotante.

La Vorace le considérait. Son œil était un peu de lave brûlante au milieu de scories pétrifiées. Elle dit :

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part... oui, je crois vous connaître... Mais je ne sais pas où j'ai pu vous rencontrer, Colonel.

Le vieillard agita sa tête un peu plus fort, et éclata d'un large rire. Ses longues lèvres s'écartèrent, et quelques dents apparurent. Au milieu de l'une d'elle, incisive énorme et jaune, resplendissait un diamant qui s'y trouvait enchassé. Mille reflets d'arc en ciel s'en échappaient, et cette petite étoile s'agitait au gré du rire dans cette vieille bouche de firmament à son déclin. Puis l'horizon se ferma, engloutit la lumière, et la voix du Colonel August prononça :

— Peut-être n'est-ce pas moi que vous avez rencontré, mais celui que j'étais. Oui. Celui que j'étais. Mais ni vous ni moi ne le rencontrerons plus, celui que j'étais. Comprenez-vous ce que cela veut dire, Madame ?

— Vous êtes un homme, Colonel.

— Ne vous arrive-t-il jamais de songer à ce que vous étiez, Madame ? Moi j'y songe, mais en vain. Il semble que j'ai couru de toute la vitesse de mes jambes. Et je regarde derrière moi. Où donc étais-je ? Oui, où étais-je il y a une heure, il y a deux heures ? Ah ah — cela veut dire dix ans, vingt ans. J'entends parler quelqu'un qui n'est pas moi, mais qui était moi, dis-je. Non, non, je ne peux pas dire cela, je ne peux pas le faire comprendre.

Le voile de la Vorace dissimulait presque entièrement le visage torturé, comme si cette femme avait voulu se couvrir de ténèbres pour se réfugier elle aussi dans le passé! Mais le Colonel August continuait:

— On ne sait pas comment on était. On croit qu'on n'a pas changé, et quand on y pense... On n'est pas le même. Je veux dire on est un autre que celui qu'on connait. Mais il y a vingt ans aussi j'étais un autre que celui que je connaissais. Eh bien... écoutez, je ne me souviens plus du tout. Il y a cinquante ans, qui était autour de moi? Quelle couleur possédaient les choses? Quelle voix criait dans ma bouche? Eh, comment m'appelais-je?

— Comment vous appeliez-vous? demanda la Vorace.

— Peu importe, puisqu'aujourd'hui je suis le Colonel August! Mais, c'est effrayant de penser à celui qui s'appelait autrement, et qui est mort, mort, mort! Enfin, il ne vous arrive jamais de penser à celle qui est morte, que vous ne reverrez jamais, qu'en rêve? Et dites-moi, lorsque vous la voyez de rêve ou de souvenir, n'est-ce pas vraiment comme quelqu'un qui n'est pas vous, comme une étrangère à votre âme et à votre chair? Et cela vous fait mal au cœur, n'est-ce pas, de constater que le cordon est coupé?

Tout à coup le Colonel August éleva la voix si fort qu'il se mit à crier en dodelinant avec rapidité:

— Hé bien, je ne veux pas, je ne veux pas, comprenez vous? Je ne veux pas du tout cela, moi!

Il se dressa de toute sa hauteur, et en même temps, les

os de ses membres se mirent à craquer. Il glapit avec plus de force encore :

— Je suis le Colonel August, regardez-moi, Madame Regardez, ah, ah, un vieillard, un vieillard !

Il retombe assis, et sur le siège parut tassé de telle sorte qu'on ne voyait plus que sa tête décharnée aux terribles os perchés sur les vieilles commandes de son corps réunies dans le tuyau étranglé du cou. La Vorace tenait ses osselets dans les mains, les jetait en l'air et les rattrapait par contenance. Elle dit :

— Et vous avez pensé à moi pour vous trouver une jolie colombe dont le souffle vous rajeunisse ?

— Une tendre colombe... murmura le vieux nègre... Aha... pensez-vous que cela peut....

La Vorace hochait la tête en le regardant. Mais elle indiquait la porte de la chambre d'un horrible clin d'œil Le vieillard se souleva péniblement et la suivit. La porte s'ouvrit.

— Entrez donc, Colonel.

Le Colonel August entra. Un cri aigu de souris se fit entendre. La petite fille qui se trouvait dans la chambre s'était levée et reculait devant la sinistre apparition de cette face décharnée dont la vie défaillante, réfugiée dans l'éclat des yeux, implorait sa jeune vie jusqu'à l'absorption. Cependant une voix plus forte se fit entendre :

— Oh, mon Dieu ! Qu'allez-vous faire ?

La Vorace se retourna et aperçut Few qui n'avait quitté la pièce, et en proie à l'indécision avait suivi la scène précédente.

— Entre donc aussi, mon mignon! dit-elle. Ah ah, plus on est de fous, plus on rit, dit-on. Entre... Eh quoi, ne te révoltes-tu donc pas jeune homme? N'es-tu donc pas sorti de l'enfance? Moi qui te prenais pour un jeune étalon!

Interdit, Few murmura:

— Oui, je me révolte! Qu'allez-vous faire?

— Non tu ne te révoltes pas. Tu ne sais pas que la vie est longue, dis, et qu'on dit: Voilà, je suis au milieu Au milieu de ma vie.

— Au diable! rugit sur un ton bas le Colonel August.

— Laissez, laissez, dit la Vorace. Moi aussi j'ai ma part... Ecoute donc mon bébé. Le milieu de sa vie. Mais deux jours après? Et songe donc, vingt ans après?

— Quoi? dit Few.

— Que venais-tu faire ici?

— Je vais mourir, je vais mourir! s'écriait le Colonel August en tendant les bras et les élevant alternativement.

— Je crois que oui, dit la Vorace. Je crois que oui, Colonel!

— Pas encore! Je ne veux pas. Je suis venu pour retrouver la vie. La jeunesse de cette petite femme verte, de cette petite pomme vierge, oui, il suffit que...

— Et moi, Colonel, et moi alors? fit la Vorace en secouant son voile. Qu'est-ce qui arrêtera mes jours. Rien, ah, ah! Vous avez une petite certitude que j'ai déjà vue dans ma vie. Au fait, êtes-vous sûr que je ne vous aie pas rencontré quelque part? Avez-vous eu une belle vie, Colonel?

— Je l'ai jouée sans savoir que je la jouais, grommela le vieillard. Je l'ai gagnée!

Il dit cela avec une terrible assurance, comme si c'était vrai.

— Ah ah, dit la femme. Moi aussi je l'ai jouée, mais je le savais, et je l'ai perdue. Perdue ou gagnée, c'est la même chose. Bien heureux sont ceux qui l'ont perdue sans le savoir. Clara la haine, disait maman.

Elle se tourna vers Few:

— Vous ne haïssez donc rien, jeune homme? Ah, je voudrais tout de même savoir ce que vous êtes venu faire ici?

— Ah, laissez-moi partir en emmenant cette enfant! dit Few.

Le vieillard leva un bras de malédiction.

— Mais je n'étais pas venu pour cela, ajouta Few. Mais pour moi.

La Vorace s'agitait tumultueusement et le Colonel August avançait jusqu'à toucher l'enfant de ses maigres mains aux paumes claires. La petite ouvrit la bouche aucun son n'en sortit. Elle s'était appuyée au mur et tout à coup glissa jusqu'à terre, blême comme un cadavre. Le vieillard n'eut qu'à se baisser pour la ramasser. Elle ne pesait pas plus lourd qu'une petite nuée. En la soulevant il sentait déjà la jeunesse s'élancer dans ses artères, et il lui semblait qu'il tenait un pan de ciel détaché de la voute. Il s'assit et la tint étendue sur ses genoux, les mains posée sur le corps de l'enfant parmi le linge qui la couvrait à peine.

Dans son agitation, la proxénéte avait négligé son voile. Son visage se montra dans sa double apparence, nettement partagée par une ligne médiane. Pour la première fois le Colonel August et Few parurent remarquer cette étonnante physionomie, et tous deux la fixèrent un instant d'un regard cruel.

A côté des chairs brûlées par l'acide, la partie intacte du visage semblait le portrait de la Beauté ravagée par la Vieillesse. Cela remontait au premier déclic du Temps que l'on peut imaginer par commodité. Il ne s'agissait pas de ces abominables sorcières au nez aigu, aux yeux bigles, aux dents branlantes, aux mèches rares; puantes, aigres, et qu'on ne peut vraiment croire percées d'un sexe sans être parcouru par un frisson. C'était bien l'aspect d'une belle femme rendue à la liberté après que les années, toutes les années que l'on peut dénombrer, l'ont réduite en esclavage, et marquée à tour de rôle, du signe de sa déchéance.

Il parut que le Colonel August remontait le cours de ces années, car il demanda en chevrotant:

— N'avez-vous pas dit qu'on vous appelait Clara la Haine? Ainsi vous vous appelez Clara? Clara.

Mais il fallait remonter si loin que cela le fatiguait et troublait la minute à laquelle il était arrivé. Lui, accablé de tant de passé et accroupi sur la minute présente, il ne pouvait plus distraire la moindre de ses forces: l'avenir, l'avenir frappait à grands coups dans sa poitrine d'os. Combien de coups encore? Il n'y en avait plus qu'un nombre limité. Et c'est cela qu'il fallait modifier.

Encore, encore. Ce mur, cette porte fermée, et plus rien. — Ah, soit encore. Mais pas ainsi. Non pas ainsi. Etre un si vieil homme... un si vieil homme dégoûtant. Il sait, lui, toutes les horreurs de son corps, toutes les faiblesses, les misères, les répugnantes nécessités de son corps. Et sur lui, cette douce petite chaire fine et blanche que le sang de l'avenir nourrit. Une rose, une étoile, une petite vague, que sera-t-elle plus tard? Ah ah, oui dans cette mystérieuse fraicheur s'élevant comme un croissant de lune, laisser et perdre cette horreur des années, les horreurs du corps et peut-être de l'âme?

Les doigts crispés sur la petite poitrine inerte, il n'entend pas Clara Vorace percée jusqu'au fond d'elle-même par les regards de Few, demander à celui-ci en le tenant par le col de son veston, à deux mains, et le secouant avec véhémence:

— Qu'as-tu donc à me regarder ainsi, mon mignon? Dis-moi, ne saurais-tu pas faire l'amour avec moi? Jeunesse, jeunesse, mon mignon...

Few ne se dégagea qu'à demi. Si loin qu'il tentât de s'éloigner, il sentait malgré tout contre lui quelque chose de chaud appartenant à ce terrible être femelle. Alors sans chercher davantage à rompre le contact il s'écria :

— Ecoutez: je suis venu ici pour sauver ou perdre mon âme, la perdre ou la sauver, sans préférence.

Sur les genoux du Colonel, la petite fille reprenait connaissance. Elle se dressa sans pouvoir s'échapper. Few s'adressa au vieillard sans sortir des mains de Clara Vorace:

— Connaissez-vous la boîte de Joanna Southcott?

— Taisez-vous! cria le Colonel.

— La fameuse boîte de Joanna Southcott! Elle contient le remède à tous nos maux dictés par le Très-Haut. Mais il s'agit de l'ouvrir. Et on ne l'ouvre pas, car si on l'ouvrait... De sorte qu'elle contient bien le remède à tous nos maux! Attendez, je veux vous dire encore autre chose... Le Messie va revenir parmi nous. Concevez vous cela, le Messie! Tel jour, à telle heure!

Et tout à coup Few regarda les êtres environnants avec une sorte de défi. Il éclata de rire, puis écrasa son propre rire sur la bouche de Clara. Il lui donna un ardent baiser tel que la vieille femme finit par le rendre. Enfin il s'écarta d'elle avec la même brusquerie et, deux détonations éclatèrent. Sa tête s'ouvrait comme une noix qu'on casse. Cervelle et sang. Il tomba tout de son long sur le tapis, le revolver à la main.

G. RIBEMONT DESSAIGNES.

Chroniques

POESIE

CONNAISSANCE DE LA MORT, par *Roger Vitrac* (N. R. F.).

Les candeurs musiciennes au cœur de l'homme, d'une époque à l'autre, se nouent parmi d'agiles tendresses, se dénouent au bord de ces abîmes de perles et de nuit dont l'insondable cruauté vient tenter jusqu'au plus faible de ces êtres de songe et de sang, ravisseurs de chansons aux carrefours du ciel.

La poésie n'en finira plus : elle erre, aveugle et voyante, parmi ses métamorphoses. Libre, elle se tue ; captive, elle soupire. Elle ne pardonne à personne, et au rêve pas plus qu'à l'amour.

Les émigrants du silence ne retrouveront jamais les patries antérieures et c'est sur une route de couteaux que s'aventure, pieds et cœur nus, le poète.

Patricia ou Léa, et toi, grand masque mou de l'amour, bûcher d'une délivrance toujours compromise, flamme toujours éteinte avant d'être dépassée, magie des mains jointes sur les glaces de l'aube, roue de feu, feu de joie, joie du ciel, ciel de terre, terre à terre, à tort et à travers, et la langue des luxures effaçant les pas de l'homme, écho sourd et ténébreux dont rien ne demeure aux sources du temps qu'un rire qui s'ensable, que me font vos lévitations et vos ruses, votre infernale adresse à changer de corps. Aux fentes de la vie, voici que baille la mort : que d'entre les vivants un homme s'éveille, il ne serre plus dans ses bras que le squelette de son amour.

C'est alors que fleurissent à jamais les grandes pluies de sang. Les corps abandonnés, la nature dérisoire, les meules, les pétrins mécaniques, les échelles démontables du désir, les cordes lamentables de l'amour, le vent vagabond triste et chassé des ennuis, le cou des villes penché sous le coup de fouet des saisons et sur le glaive des fleuves, le mirage des chasses dans les plumes du soleil, le temps, le temps moqueur et libéral, le temps des cerises

et le temps des tombeaux, le temps perdu, le temps passé, le temps de le dire et de l'oublier, le temps picoré des oiseaux de la chair, le baiser des campagnes aux deux joues du délire, l'accordéon du cœur et l'hirondelle des lèvres, les croix renversées du jour et de la nuit, tous les fantômes de l'homme surgissant d'une aube inconnue s'affaissent soudain percés de ces fines et glaçantes aiguilles qu'en ses retraites violées la mort distribue sans rire et sans pleurer. André GAILLARD.

LE BAR D'ESCALE, poèmes, par *Louis Brauquier*.

Nous avons mangé la bouillabaisse dans un bar du vieux port. « Le Bar d'Escale », titre de livre et enseigne improvisée de bistro. Depuis longtemps nous ne nous étions pas retrouvés. Tant de choses à dire, tant de gaîté à épuiser, à soumettre à l'épreuve des mots !

Dans les verres, le Châteauneuf-du-Pape officiait, ce cardinal, assisté par le Tavel, ce sous-diacre. Dans les assiettes, les tranches cuivrées de safran et cette rascasse qui baille. « Le sourire du poisson cuit », dit Castel, architecte, qui sait construire même des mots de Tristan Bernard. En vérité, nous faisons escale, l'escale des forces tumultueuses et des heures rapides.

Parti pour l'Australie, Louis Brauquier, brusquement, s'invita à notre table. Nos mémoire jouaient de son masque aigü, de ses poèmes riches de fièvres, et puis

Une vapeur de nuit marine
Vers l'Amérique, via Gibraltar,
Traîna dans les filets du soir
La mer, les caps et les collines...

Quelqu'un dit :

C'étaient trois soldats français
Sentant le cuir et la pluie...

et la « Romance de Trêves » évoqua la nostalgie du service militaire au pays sans lumière de l'Allemagne occupée.

Quelqu'un dit :

Fume la pipe et laisse au loin couler les heures !
Où allons-nous ?
Des hommes viennent, d'autres partent, d'autres meurent.
Quel rendez-vous

D'amour extasié vaudra cette pénombre
Amère de tabac,
Dans le petit café creusé comme un trou d'ombre
Qui regarde les mâts ?...

Les vers de Brauquier suspendent nos regards aux mâtures. Ils défilent chargés d'odeurs, de rayons, de visages, pavoisés aux couleurs du monde, alexandrins dressés comme de hautes proues, géolettes en joie sous la première communion des voiles, octosyllabes gréés pour la course aux images. Ils traînent vers nous les matins et les nuits de Marseille, déchargent des remous de foules et de clartés, des éclats et des torpeurs, des odeurs d'orange, d'huile cuite et de marée. Marseille les pilote et les anime, les peuple et les vide, depuis la vie qui exalte jusqu'à la mort qui s'affale. Vie du port,

Un point gonflé de clarté chaude
Frappait sur les tempes du port,

mort du docker, mort du navire, mort de l'armateur, mort de Rimbaud et puis « Visages de minuit » que Marseille pousse vers nous de ses mains chaudes :

Puisque la nuit torride épouse le silence
Laissez-les revenir
Tous les minuits passés de cette adolescence
Qui veut se souvenir.
Les formes, lentement, surgissent des mâtures,
Parquant l'obscurité
De l'horizon, de l'eau, des bâches, des voilures
Sur le ciel refermé.

Ne me demandez pas surtout de commenter les poèmes de Brauquier. Je n'ai pas l'âme d'un pion. Mais je puis vous faire confidence de ma joie et de mon tourment quand j'ouvre ce livre, quand je respire ces feuillets où semblent prises nos voluptés méditerranéennes, nos désespoirs et nos ruts d'aventure et toujours ce va-et-vient de départ et de retour, d'adieu et d'accueil, d'élan qui fuse et d'angoisse qui retombe, de nostalgie qui chante et d'ivresse qui pleure sous l'impassible et chaude clémence du ciel de Mistral, d'Aubanel et de Sicard.

Marseille n'est pas Lamartinienne. Elvire n'a jamais dégrafé sa robe. Marseille s'offre et ne retient pas, conquiert et trafique, gère le désordre avec profit et pavoise avec des lessives, épuise

les reins et emplit les yeux, méprise l'essoufflement et dédaigne la peur du risque, fait la charité aux quartiers réservés et ne consent pas à repaver les quartiers riches. Marseille, noble et gouailleuse, gaie jusqu'aux transes et tragique jusqu'au sang, riche et misérable, perverse et pure, métissée et intacte, devait enfanter un poète. Louis Brauquier est ce poète. Sa jeunesse absente nous reviendra chargée de présents nouveaux.

Va ton chemin, tu reviendras toi qui as humé sa peau de soleil et qui a osé écrire :

C'est un homme vivant qui part et se déchire
Comme un ciel sur les mâts ;
L'homme le plus tenté par l'amour des navires
Et la forme du monde.

Pierre AUDIBERT.

LES LIVRES

RÉFLEXIONS SUR L'ART DU ROMAN, par *Henri Massis* (Plon)

Pour ceux qui croient encore que l'art est le dernier asile où la polémique ne devrait jamais pénétrer, il n'est rien de plus affligeant que de voir une espèce de barricade s'établir dans le monde littéraire, une droite et une gauche se dessiner chaque année davantage, l'esprit de parti, enfin, intervenir en matière esthétique. Ces mœurs sont doublement regrettables lorsqu'elles atteignent des critiques pénétrants et sincères, ayant le goût et le besoin d'une certaine profondeur, comme par exemple M. Henri Massis. On sait quelles réactions provoquèrent ses *Jugements*, où tour à tour Barrès, Gide, Duhamel, France et quelques autres servirent de cible à une intelligence si singulièrement perspicace qu'elle put paraître indiscrète à certains. Sur Gide notamment il sut mettre en lumière des traits jusqu'alors restés inaperçus. Mais, parceque cette peinture était faite *pour* une doctrine *contre* d'autres doctrines, celles-ci d'ailleurs peut-être imaginaires, l'ensemble du portrait demeurait fallacieux. Un penchant au système tout semblable apparait au travers des *Réflexions sur l'art du roman* que vient de grouper M. Massis, et dont la plupart nous dit-il, ont été écrites en marge des *Jugements*. On s'en doute. Ce n'est pas que beaucoup ne contiennent des aperçus justes, sains, opportuns: Sur ce problème

presque pathétique qu'est la scission des générations par la guerre, scission qui n'est pas une des moindres cause des différends dont nous parlions; sur le conflit de l'art et de la vie chez le romancier, et les délicates questions de style qui en résultent; sur ce « passage de l'autobiographie du réel à l'autobiographie du possible », qui constitue proprement l'inspiration romanesque, telle qu'elle avait lieu réellement chez Balzac et chez Dostoïewski, telle qu'elle nous fut décrite théoriquement par Marcel Proust, M. Massis disserte avec la volonté évidente de ne rien éluder — on dirait même avec un parti-pris de rencontrer le plus d'écueils possible. Il disserte, ou plutôt il plaide, avec chaleur, sans prudence. Ses préférences, il ne les propose pas comme telles, mais cherche à les imposer comme des lois. Ses idées, il ne se contente pas de les exposer, mais cherche à leur opposer des idées adverses, et ceci l'amène à forcer les unes et les autres: Pourquoi, sous prétexte de mettre en valeur le roman « objectif » qui en effet, et nul ne le conteste, est la plus haute forme de cet art, jeter un discrédit sur la série des romans plus ou moins confessionnels dérivés de *Dominique*? C'est là une veine différente, voilà tout. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce qu'un auteur évolue de celle-ci à celle-là. L'œuvre de Raymond Radiguet est significative à cet égard. D'où vient que M. Massis qui plus loin analyse l'art de l'auteur du *Bal* avec un rare bonheur, semble ne s'être pas avisé de cette transition? C'est que, désireux de dresser le classicisme de Radiguet contre le « classicisme hypocrite » des écrivains de la *Nouvelle Revue Française*, persuadés « qu'avec les bons sentiments on ne saurait faire que de la mauvaise littérature », M. Massis a besoin d'attirer l'attention plutôt sur le *Bal du comte d'Orgel*, roman synthétique où sont décrites les démarches d'une âme pure, que sur le *Diable au Corps*, roman d'analyse où le seul bon sentiment qu'on puisse apercevoir est la volonté de ne céler aucun des mauvais. M. Massis le reconnaît d'ailleurs plus loin, mais c'est pour raccrocher Radiguet à la chaîne des moralistes, et ceci se justifie. Et pourtant, le couple dont nous est contée l'histoire dans cet atroce petit chef d'œuvre est-il très différent de « ces êtres incoordonnés, aux actes décousus, qui nous semblent vides d'âme parceque les cadres religieux, familiaux, ethniques ne les soutiennent plus » (la deuxième partie de la phrase est prise dans le Lafont de Mauriac, et l'ensemble se rapporte aux héros de Paul Mo-

rand) auxquels M. Massis a soin de n'opposer que les héros du *Bal*? Par ailleurs, ne force-t-il pas bien imprudemment l'enseignement classique, quand il prétend que la peinture classique des passions n'est pas autre chose que la peinture des « sentiments ordinaires ? » Radiguet, aurait-il souscrit à cette conception ? Sans doute « il cherchait à pénétrer les sentiments qui font les hommes pareils, bien plutôt que ceux par où ils se singularisent » mais allait-il jusqu'à ne voir la singularité que dans les « illusions, les erreurs, les mensonges que nous entretenons sur le monde et sur nous-même ? » Non, son pessimisme n'allait pas si loin. Si M. Massis songe à cette originalité superficielle qui est à la portée du premier venu, nous sommes d'accord avec lui. Mais s'il s'agit, comme sa phrase le laisse trop penser, de cette individualité intime que l'Evangile avant Gide nous exhorte à sonder, nous nous refusons à croire que les purs classiques y furent jamais opposés. Car, si l'affirmative était vraie, devenir classique ne serait rien de plus que prendre rang dans un troupeau.

Gabriel D'AUBARÈDE.

L'EUBAGE, par *Blaise Cendrars* (au Sans-Pareil).

De ce livre écrit de mai à décembre 1917, les Editions de la *Sirène*, de la *N. R. F.*, puis de l'*Esprit Nouveau*, composèrent successivement trois pages, une page type, un exemplaire d'épreuves. Un chapitre en avait paru dans la *Rose Rouge* (n° 13), deux dans l'*Esprit Nouveau* (n° 7), où je les découvrais en 1921. Depuis, une traduction anglaise en a été publiée par *The Broom*.

Alors que tant de pauvres romans où l'on ne peut que prêter à l'auteur, trouvent si aisément plutôt deux éditeurs qu'un, il est bien caractéristique du mercantilisme et de l'incohérence de notre époque que l'*Eubage* ait dû, pour enfin paraître à 950 exemplaires, passer par de telles vicissitudes.

Ce livre entièrement désintéressé, et qui est le récit d'un Voyage aux antipodes de l'Unité, dans ces bas-fonds du ciel étrange où s'organisent les principes, où tressaillent les formes en devenir, est empreint du merveilleux le plus « transportant » qui soit. Il rejoint aussi bien le « Voyage aux Etats de la Lune et du Soleil » que les premières cosmogonies mystérieuses et naïves.

Il retrouve, il renouvelle la signification première et profonde

des grands symboles, de ces lointains fétiches dont l'homme avait su parer son ciel, ce ciel indépendant, indéfini, qui hante toujours les dépendances et les définitions de la terre.

De l'éponge qui est l'Orgue des origines à la membrane résonnante et transparente qui tapisse les extrémités célestes, des plages de la lumière à celles où gisent les vieilles lunes, l'esprit s'élance et rebondit, parfois vacille.

La carte du ciel se refait, mais quelle aventure : l'homme en est encore tout étonné. André GAILLARD.

LE MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE, par *Maurice Barrès*. (Plon.)

« J'avais toujours appelé le moment où je pourrais en quel-
« que mesure replier mes dossiers et revenir à ma vocation pre-
« mière d'inventer en pleine liberté des pages de pure imagi-
« nation, sans notes ni documents, simplement pour me faire
« plaisir à moi-même. »

Ce moment vint pour Barrès en janvier 1921 et quelques-uns des morceaux qui composent le *Mystère en pleine Lumière* sont, ainsi qu'il les souhaitait, « transparents et tranquilles comme des flammes qui brûlent en plein soleil ». On retrouve dans la *Sybille d'Auxerre* et *Sous le Signe de l'Esprit* la veine la plus précieuse de l'écrivain et la plus barrésienne, mais il semble, par endroits, que l'approche de la mort ait donné à la phrase de Barrès je ne sais quelle résonnance pathétique, quelle ampleur inaccoutumée.

Les pages inachevées (souvent à peine ébauchées) sur l'*Automne à Charmes avec Claude Gellée* eussent sans doute eu dans l'œuvre de Barrès l'importance qu'il leur accordait. Ici nul souci de la technique du peintre : devant une toile de C. Gellée, Barrès s'efforce seulement de retrouver sous la formation romaine de l'artiste l'apport initial de l'enfance lorraine. Aussi bien ce qui l'intéresse c'est, plus encore que la toile, le reflet, dans la glace qui la couvre, de son propre visage. C'est à lui-même qu'il songe quand par exemple il écrit : « Il faut toujours que nous
« ménagions dans quelque coin de notre œuvre une pierre tom-
« bale avec l'inscription fameuse : « *Et in Arcadia ego.* »
« Moi aussi j'ai vécu dans l'Arcadie, dans le ravissant pays
« de l'imagination. »

J'aime moins la *Lettre à Gyp sur le printemps à Mirabeau*

qui, malgré quelques belles cadences est un peu factice, un peu « lettre à Fontanes ». Barrès s'y occupe plus des ancêtres de Gyp que de la Provence elle-même qu'il a vue d'ailleurs, comme autrefois Sparte, avec ses yeux de Lorrain. Il juge Mistral « trop couleur locale ». C'est un reproche qu'il n'y a certes pas lieu de lui retourner : Sa Durance à lui prend sa source à la Colline inspirée. Il est vrai qu'elle se jette dans l'Oronte et c'est pour notre plaisir.

Jean PHILIPON.

L'ENFANT PROPHÈTE, par *Edmond Fleg* (N. R. F.).

M. Edmond Fleg a dédié son livre à la mémoire d'Israël Zangwill. C'était en préciser à l'avance les intentions et le contenu. Ce n'est pourtant pas dans le Ghetto qu'il situe son héros, son « Petit Juif » de douze ans, mais dans une famille aisée et si libérée de toute tradition juive que l'enfant, à l'âge trouble de la pré-puberté, ignore autant les récits bibliques que l'alanguissement des extases mystiques.

Une enfantine et sentimentale aventure, un timide amour pour une petite catholique touchée de la grâce lui fait prendre, comme à tant d'autres, le cri de son cœur pour un appel divin: le catholicisme séduit ses sens, la huguenote, loi des éclaireurs, plait à son esprit, mais la loi juive lui révèle le divin éternel de sa race et la Communion d'Israël avec son Dieu. Et enfant prophète de quinze ans, il prend conscience de son rôle qui sera de faire comprendre aux Juifs les raisons de leurs fêtes, de leurs jeûnes et de leurs rites, condition même de conservation de la race qui doit enfanter le Messie.

Tout vrai Israëlite doit devenir prophète, pour rappeler toujours aux juifs leur Messie, le Messie de la paix et de la justice, pour que leur religion soit la religion du Messie, pour que tous les hommes soient un jour les prophètes du Messie. Cette conclusion est émouvante, et M. Edmond Fleg a parfaitement traduit cette inquiétude juive qui fait le caractère dominant et la grandeur de la race d'Israël. Déplorons que les premières pages de son livre soient banalisées par cette pacotille dont cinquante ouvrages nous ont rabattu les oreilles: *la Bar Mitzwah*, la *Schoul*, *les Goys*, le *l'Yom Kippour*, les vieux à papillottes et les vieilles à perruques, c'est là un pittoresque dont nous sommes ras asiés. Ce qui nous intéresse chez les juifs de Zangwill et des

Tharaud, c'est la couleur de leur âme plus que celle de leurs lévites. Prions M. Edmond Fleg, s'il nous révèle à nouveau les angoisses et les espoirs juifs, de ne pas s'arrêter aux grimaces et aux gestes, et de nous faire entendre la voix éternelle de la race avant celle des individus. Philippe NEEL.

REVUES

OPINION SUR *LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

Le lecteur qui ouvre aujourd'hui un fascicule de la N. R. F. s'étonne d'y trouver des textes que leurs auteurs pourraient parfaitement publier ailleurs. La première se revêt d'une dignité qui, aussi bien, est celle d'un nouvel académisme.

Lorsque Jacques Rivière prit la direction de la revue en 1919 (*premier numéro de la Nouvelle Série en juin* 1919), *il écrivit :*

« Une force qui dépasse infiniment nos forces nous tient rivés à l'actualité, nous inspire même également à tous le besoin de contribuer personnellement à la solution des grands problèmes posés par la guerre. » Et ceci encore : « A la rencontre de l'avenir, à la fois avec le plus de liberté et le plus de raisonnement possible, à la rencontre de l'avenir, d'une âme nette de tout préjugé, mais attentive aux moindres signes émis par la réalité, et les analysant, et les interprétant : telle pourrait être notre devise.

...Une grande ambition : celle de ne rien laisser échapper de la nouveauté infiniment riche et complexe que la France, nous en sommes sûrs, compose et prémédite. »

J'ose penser que jusqu'à sa mort, à travers les inévitables évolutions de sa pensée et les changements qui y purent survenir, Jacques Rivière a défendu son programme qui rendit l'influence de sa revue prépondérante. On y vit progressivement diminuer l'influence d'André Gide, qui était déjà réalisée, et grandir celle de Proust, qui devenait une action. On y fit une juste place à la grandeur de Paul Valéry. On découvrit et on lança : Pierre Drieu la Rochelle, Henry de Monther-

lant, Paul Morand, Jean Paulhan, Jules Supervielle, Pierre Reverdy, Jean Richard Bloch, cependant qu'y collaboraient régulièrement Georges Duhamel, André Gide, Jean Schlumberger et ceux de l'époque héroïque de la revue, avant la guerre de 1914.

Plus tard, Jacques Rivière accueillit André Breton, Antonin Artaud, André Beucler, Jacques de Lacretelle, Louis Aragon, Raymond Radiguet, Joseph Delteil, tous les jeunes qui représentaient vers l'avenir une « nouveauté infiniment riche et complexe. » Une inquiétude scupuleuse, de la timidité presque, gênait souvent Rivière, et ses erreurs sont évidentes. Il avait tout de même ordonné ce miracle d'une revue que des centaines d'êtres humains attendaient fièvreusement, et qui, chaque mois, jetait aux esprits le cri qui pouvait les rendre plus nobles et les obligeait à la réflexion, voire à la pensée. Une telle revue, autant et plus que le Mercure au temps du symbolisme, avait une influence morale indéniable sur les jeunes hommes en général.

Si cette influence s'accrut, c'est que les jeunes forces des nouvelles équipes s'affirmaient de telle sorte, que les anciens d'avant la guerre de 1914, *ne pouvaient donner l'impression que la revue était leur domaine et que toute action dépendait d'eux. Dans sa vie renouvelée, la N. R. F. manqua souvent de puissance. (J'ai souvenance d'un mauvais moment et de pauvres sommaires vers le milieu* 1923). *Mais elle vivait vraiment.*

Sera-ce donc une courbe fatale pour toutes les revues que ce ralentissement dans l'âge mûr? Je sais bien que la tenue des sommaires actuels est impeccable. Je sais aussi que les noms célèbres de Gide, Suarès, Valéry, Larbaud, Claudel, Proust, nous les vîmes aussi au temps dont je parle. Ces noms ne représentaient pas la même chose, alors. Je ne médis pas de la gloire juste qui récompense de grands écrivains. Il ne s'agit pas, en somme, de littérature, bien plutôt de dynamisme et de vie. Eh bien, cette vie échappe à la N. R. F.

Et si je m'inquiète c'est que les revues plus jeunes ne sont pas moins inertes, sont même bien plus inertes puisque sans justification dans le passé. Voilà pour-

quoi signaler ma crainte part du besoin que j'ai de voir cette revue continuer son combat vers l'avenir. L'âge ne compte pas. Une revue qui a dans son équipe Ramon Fernandez, Benjamin Crémieux, Marcel Arland, Jean Paulhan et qui manque de courage me paraît doublement coupable, car aucune revue ne possède de tels talents dans une jeunesse si robuste. Et voilà que, moi qui dans mon for intérieur accuse André Gide de ce retour en arrière de la revue où il semble avoir repris une place très importante, je suis obligé de m'incliner devant son courage quand il dit son fait aux puissances mauvaises, quand il crie son dégoût des hontes dont il fut le témoin au Congo. Et ce courage est bien le signe qu'il est peut-être le plus authentiquement jeune des collaborateurs de la N.R.F.

La position de la N.R.F. me paraît suffisamment assurée pour se permettre toutes les audaces. L'artério-sclérose, cette limitation du mouvement, n'atteint le riche que dans l'abêtissement de sa richesse. Tant qu'il ne s'arrête pas, tant que la paresse n'ankylose pas son être, le riche est plus vivant que n'importe qui. Oui, nous espérons encore dans cette revue que nous aimons d'un amour de vie, qui a été pour nous si nécessaire et à laquelle nous ne voulons pas voir l'aspect sinistre du bourgeois à l'aise au coin de son feu.

La N.R.F. n'est pas qu'une grande revue; elle est une maison de l'esprit. Et puisque personne, aucun groupe ne la peut remplacer, aux animateurs de la N.R.F. de prendre garde à la ruine de leur grandeur, dans la satisfaction de leur succès. Georges Bourguet.

La Nouvelle Revue Française (Janvier) : *Rafaï, Banqui, Nola*, la suite du *Voyage au Congo*, d'André Gide.

M. de Montherlant en termes désespérés nous fait part de ses tristesses et d'un nihilisme bien apprêté. Voyageur traqué entre l'Italie, la Provence et le Maroc, il pense « que l'idée d'un ciel vide, qui nous réconforte aux heures où nous avons un peu d'orgueil, nous réconforte encore aux heures d'extrême affaiblissement. » Souhaitons que Dieu envoie une prompte guérison à Montherlant; c'est la santé qui lui convient avant tout.

La Revue Européenne (Janvier) : Cette revue est main-

tenant éditée par Bernard Grasset. Le premier numéro de la Nouvelle série semble indiquer que la Revue Européenne va vers une destinée nouvelle. Si l'on y trouve un sincère article de Alfred Fabre-Luce sur *Genève insuffisant*, on y remarque en tête le roman de Chateaubriant. *La Meute*, et trois poèmes de la comtesse de Noailles qui permettent toutes les craintes quant à l'avenir de la revue, au point de vue intellectuel.

La Ligne de Cœur (Janvier) : Signalons à nos lecteurs la jeune revue nantaise qui s'impose dès maintenant à l'attention des lettrés. Fort bien dirigée par Julien Lanoë, cette revue publie dans ce fascicule une étude curieuse sur *Jacques Vaché*, par Marc-Adolphe Guégan. Le témoignage sur l'un des visages les plus étranges du siècle commençant me semble utile à lire. De Julien Lanoë un bel article: *Adieux à l'imagination* où je note ceci:

« Depuis qu'il y a des poètes et des œuvres d'imagination l'homme ne s'est jamais trouvé à l'aise dans le moment présent. Le bonheur choque l'art, il le néglige. »

Et encore ceci qui nous touche énormément :

« Personne ne sait vivre au jour le jour; la littérature nous a appris à ne considérer le moment présent que comme le point de partage entre le passé et l'avenir; elle ne lui accorde aucune valeur propre et le prétend insaisissable. Or la joie est justement la possession et la maîtrise de cet instant actuel, de cet infiniment petit qui se développe aussitôt sans mesure dans les mains chastes qui l'ont saisi. Comment donc capturer et retenir ce moment précieux? Seule une conscience sans reproche le pourrait car le remords est comme le feu de Sodome qui força la femme de Loth à tourner la tête: le poids du péché nous sollicite en arrière; encore le renoncement doit-il s'ajouter à la pureté, car il ne faut pas même succomber à la nonchalance d'un regret — autre piège pour nous faire tourner la tête vers les étapes révolues; et encore faut-il une vertu de confiance peu commune pour rester aussi insensible à la voix du lendemain qu'à celle du passé. Ne se laisser troubler par rien de ce qui n'est plus ni de ce qui n'est pas encore, voilà tout le programme. »

Ne serait-ce pas notre rôle, Lanoë, que de faire connaître au monde la force illimitée de la joie? C'est une question de robustesse et de liberté. Etes-vous prêt?

Selection (Janvier) : Georges Marlier: *Jacques Rivière et la foi.*

LES MARGES (Janvier) : *Victor Hugo mystique*, par Denis Saurat. *Chronique des Beau-Arts*, par Adolphe Basler.

LE MONDE NOUVEAU (Janvier) : *Nouvelles relations de la France et de la Hollande en Extrême Orient*, par Henri Hertz très intéressant article sur la question de notre influence dans les Iles de la Sonde.

MEMENTO : *Europe, Le Mercure de France, Les Amitiés Foréziennes et Vellaves, Le Mercure de Flandre, Le Feu, La Revue du Centre, Oc, La Pensée Française, Le Bon Plaisir*,

G. B.

LA PRESSE

L'OBSERVATEUR, 141, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Pierre Audibert, dont on sait l'infatigable ardeur et le talent, vient de fonder à Paris un hebdomadaire de critique politique. *L'Observateur* appelé à prendre une forte position dans cette presse d'opinion rendue nécessaire par l'indifférence ou la partialité des quotidiens. Déjà l'*Impartial* groupait chaque semaine une série de vues critiques très judicieusement exposées. Pierre Audibert avec l'*Observateur*, où collabore notre rédacteur Marcel Brion, apporte au même examen des tendances et des mœurs politiques sa puissance et sa fougue unies à ce sentiment de la totalité dans l'effort qui fait de lui l'auxiliaire dévoué des artistes aussi bien que des hommes d'action. Nous lui souhaitons longue carrière, persuadés de l'excellence de sa formule.

LA VIE FRANÇAISE, B. P. 1711, Le Caire.

Notre correspondant en Egypte, M. Brin, professeur de français au Lycée du Caire, entreprend en Orient une campagne d'influence française dont il convient de louer sans réserve l'initiative et la persévérance. Il a fondé l'an dernier une revue *Le Courrier des Lettres et des Arts*. Mais jugeant insuffisant ce moyen d'action il a transformé sa publication en un hebdomadaire qui donne le plus exact reflet de l'activité intellectuelle au Caire. On se rend compte par ce courageux effort de la vigilance des représentants de la culture française en Egypte. Il faut aider cette tentative d'éléments isolés qui veulent devenir cellules de groupement. Nous sommes sûrs que M. Brin a déjà rallié la colonie française et bon nombre d'Egyptiens sympathisants à sa cause. Aucune doute qu'il ne parvienne à réaliser son programme.

LETTRES ETRANGERES

UNE PRÉFACE DE PADRAIC COLUM, pour « DUBLINERS », de *James Joyce*. (The Modern Library, New-York).

Il est difficile au lecteur d'aborder, sans préparation, la masse frémissante de vie et de génie qu'est « Ulysses ». Les autres œuvres de Joyce servent d'étapes pour y parvenir. « Dubliners » est peut-être la meilleure transition, car la journée de Bloom devait être, à l'origine, une simple nouvelle de ce recueil. Elle a pris ensuite le développement considérable qui fait de « Ulysses » un des livres les plus longs et les plus difficiles à lire qui existent. M. Padraic Colum raconte dans son introduction, les vicissitudes de « Dubliners » refusé, en dépit de tous les contrats, par les éditeurs de Dublin qui y trouvaient des offenses à la morale, à la majesté royale, et qui retardèrent aussi longtemps que ce fut possible l'apparition du volume. Mais on sait l'éclatant succès qu'il obtint ensuite, et d'où partit la renommée de Joyce. C'est un livre sombre et profond, plein de détails minutieux, de ces mille réalités triviales ou tragiques de la vie, et sur lequel pèse comme une tristesse de brouillard, d'obscurité. Avec cela plein de conversations de bar, de discussions politiques, d'aperçus soudain sur l'existence close des êtres, et une hantise, mêlée de familiarité et d'appréhension de la mort.

ALMANACCO LETTERARICO 1927 (Mondadori, Milan).

Nous reconnaissons la collaboration d'Enrico Piceni dans la composition de cet Almanach qui est le livre le plus agréable et aussi le plus riche de documents, d'informations artistiques et littéraires. Des articles critiques, des anecdotes, des dessins, des études d'ensemble sur la production étrangère, une partie anthologique des meilleurs écrivains italiens, tout cela anime ce livre coloré, vivant, dans lequel la littérature française est analysée avec beaucoup de pénétration et de talent.

CRITICA POSITIVA, par *Salomon Wapnir* (Editorial Tor, Buenos-Ayres).

M. Salomon Wapnir a réuni dans ce volume quelques-uns de ses articles critiques, dont l'ensemble constitue une étude vaste et très clairvoyante de la littérature argentine.

On connaît peu, chez nous, la production sud-américaine, et pourtant il suffit de lire le livre de M. Wapnir pour comprendre son importance et son intérêt. D'autant plus que l'auteur apporte à cet examen un esprit critique impartial, dégagé de parti-pris et de complaisante camaraderie, et qu'il montre un souci de dégager les tendances des écrivains argentins actuels, donnant ainsi à ces monographies un caractère d'analyse profonde et de valeur générale. Les chapitres consacrés à la nouvelle sensibilité, à Alfredo L. Palacios, à Juan Pablo Echagüe, en attestent un talent critique indépendant et sûr.

Marcel BRION.

REVUES ETRANGERES

LA GACETA LITERARIA (Madrid) : Voici un nouveau journal littéraire bi-mensuel, comparable aux « Nouvelles Littéraires », au « Literarische Welt », à la « Fiera leteraria ». Dirigé par Gimenez Caballero et Guillermo de Torre, son premier numéro annonce d'excellentes promesses et une importante collaboration espagnole et étrangère.

THE NEW CRITERION (Londres) : Présente une étude de Jacques Maritain sur « Poésie et Religion », un curieux fragment de pièce de T.-S. Eliot, des pages de H.-P. Collins sur la « Critique de Coleridge », etc.

THE CALENDAR (Londres) : Une « vie de Rosanov », par E. Gollerbach. — D'intéressantes pages de Gordon Craig sur Shakespeare et les marionnettes japonaises. — Des poèmes de W.-J. Turner. — Des nouvelles de T.-F. Powys, H.-L. Kahan, etc.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich) : Poèmes de Rilke. — Jean-Paul, par R.-A. Schroder. — Remarque sur les dialogues de Paul Valéry, par Charles du Bos. — Le style de Benedetto Croce, par W. Günther, etc. — Un sommaire très éclectiquement européen.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Désir, par James Stephens. — Fidélité et gratitude, par George Simmel. — Itinéraire idéal du nouvel art plastique, par Manuel Abril, etc.

LETTRES ETRANGERES

UNE PRÉFACE DE PADRAIC COLUM, pour « DUBLINERS », de *James Joyce*. (The Modern Library, New-York).

Il est difficile au lecteur d'aborder, sans préparation, la masse frémissante de vie et de génie qu'est « Ulysses ». Les autres œuvres de Joyce servent d'étapes pour y parvenir. « Dubliners » est peut-être la meilleure transition, car la journée de Bloom devait être, à l'origine, une simple nouvelle de ce recueil. Elle a pris ensuite le développement considérable qui fait de « Ulysses » un des livres les plus longs et les plus difficiles à lire qui existent. M. Padraic Colum raconte dans son introduction, les vicissitudes de « Dubliners » refusé, en dépit de tous les contrats, par les éditeurs de Dublin qui y trouvaient des offenses à la morale, à la majesté royale, et qui retardèrent aussi longtemps que ce fut possible l'apparition du volume. Mais on sait l'éclatant succès qu'il obtint ensuite, et d'où partit la renommée de Joyce. C'est un livre sombre et profond, plein de détails minutieux, de ces mille réalités triviales ou tragiques de la vie, et sur lequel pèse comme une tristesse de brouillard, d'obscurité. Avec cela plein de conversations de bar, de discussions politiques, d'aperçus soudain sur l'existence close des êtres, et une hantise, mêlée de familiarité et d'appréhension de la mort.

ALMANACCO LETTERARICO 1927 (Mondadori, Milan).

Nous reconnaissons la collaboration d'Enrico Piceni dans la composition de cet Almanach qui est le livre le plus agréable et aussi le plus riche de documents, d'informations artistiques et littéraires. Des articles critiques, des anecdotes, des dessins, des études d'ensemble sur la production étrangère, une partie anthologique des meilleurs écrivains italiens, tout cela anime ce livre coloré, vivant, dans lequel la littérature française est analysée avec beaucoup de pénétration et de talent.

CRITICA POSITIVA, par *Salomon Wapnir* (Editorial Tor, Buenos-Ayres).

M. Salomon Wapnir a réuni dans ce volume quelques-uns de ses articles critiques, dont l'ensemble constitue une étude vaste et très clairvoyante de la littérature argentine.

On connaît peu, chez nous, la production sud-américaine, et pourtant il suffit de lire le livre de M. Wapnir pour comprendre son importance et son intérêt. D'autant plus que l'auteur apporte à cet examen un esprit critique impartial, dégagé de parti-pris et de complaisante camaraderie, et qu'il montre un souci de dégager les tendances des écrivains argentins actuels, donnant ainsi à ces monographies un caractère d'analyse profonde et de valeur générale. Les chapitres consacrés à la nouvelle sensibilité, à Alfredo L. Palacios, à Juan Pablo Echagüe, en attestent un talent critique indépendant et sûr.

Marcel BRION.

REVUES ETRANGERES

LA GACETA LITERARIA (Madrid) : Voici un nouveau journal littéraire bi-mensuel, comparable aux « Nouvelles Littéraires », au « Literarische Welt », à la « Fiera leteraria ». Dirigé par Gimenez Caballero et Guillermo de Torre, son premier numéro annonce d'excellentes promesses et une importante collaboration espagnole et étrangère.

THE NEW CRITERION (Londres) : Présente une étude de Jacques Maritain sur « Poésie et Religion », un curieux fragment de pièce de T.-S. Eliot, des pages de H.-P. Collins sur la « Critique de Coleridge », etc.

THE CALENDAR (Londres) : Une « vie de Rosanov », par E. Gollerbach. — D'intéressantes pages de Gordon Craig sur Shakespeare et les marionnettes japonaises. — Des poèmes de W.-J. Turner. — Des nouvelles de T.-F. Powys, H.-L. Kahan, etc.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich) : Poèmes de Rilke. — Jean-Paul, par R.-A. Schroder. — Remarque sur les dialogues de Paul Valéry, par Charles du Bos. — Le style de Benedetto Croce, par W. Günther, etc. — Un sommaire très éclectiquement européen.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Désir, par James Stephens. — Fidélité et gratitude, par George Simmel. — Itinéraire idéal du nouvel art plastique, par Manuel Abril, etc.

NOSOTROS (Buenos Aires) : Poèmes de Mayorino Ferraria. — Sur la critique moderne et moderniste, par Alfredo Calmo. — Le panaméricanisme bolivarien, par Ernesto Quesada, etc.

FLAMURA (Craiova) : Poèmes de Marcel Romanescu, Marius Iliescu, Radu Boureanu, T.-N. Paulian. — L'Art populaire, par Stefan I. Nenitescu. — Notes critiques, de Mihail Rudeanu, Barbu Bradescu, Stefan Falcoianu, etc.

FREAMATUL (Focsani) : Poèmes de Gabriel Dragan, Gr. Veja, R.-M. Rilke. — Alecsandri est-il d'origine italienne ? par C. Radu. — Notes critiques de Pimen Constantinescu, P. Soltuz, etc.

THE MENORAH JOURNAL (Scranton, Pa.) : Israël Zangwill, par Louis Golding. — Réflexions sur Spengler, par Waldo Frank. — Dans le Ghetto italien, par Cecil Roth, etc.

THE NEW REPUBLIC (New-York) : L'art utilitaire, par Waldo Frank. — Poèmes de Léonie Adams. — Miss Haidee Wright, par Stark Young, etc.

DER STURM (Berlin) : Rythmes à l'Europe, par Kurt Liebmann. — Les contes du Paradis, par Kurt Schwitters, etc.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York) : La gamme du style, par John Mason Brown. — Richard Mansfield, par W.-P. Eaton. — Les principes de l'acteur, par R. Boleslavsky, etc.

DIE WELTBUHNE (Berlin) : Les lettres de Siegfried Jacobsohn, par Alfred Polgar. — Max Holz, par Ernst Toller, etc.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Paroles à la Jeunesse, par Josef Ponters, la Nouvelle Jérusalem, par Paul Wiegler. — Discours sur la guerre et les journaux, par Hermann Hesse, etc.

Marcel BRION.

PHILOSOPHIE

Nous donnons ci-après le sommaire de la communication faite par M. Charles Serrus à la séance du mardi 25 janvier 1927, à 16 h. 45, dans les locaux de l'Académie de Marseille, 40, rue Adolphe Thiers.

LA PHILOSOPHIE DES MATHEMATIQUES DE KANT.

1. — *La théorie de la science.* — Le système kantien de la science présente une remarquable ordonnance. Au point de départ, il faut mettre la différence du sens externe et du sens intime qui correspond à celle de l'espace et du temps. Les phénomènes de sens intime font l'objet de la psychologie expérimentale et ceux du sens externe de la physique.

Mais « il n'y a de scientifique dans une connaissance que ce qu'il y a en elle de mathématique », et nous ne déterminons à priori des objets que leur quantum, c'est-à-dire ce qui constitue en gros le mécanisme. Kant a conçu une physique entièrement mécanique, et, dans ses grandes lignes tout au moins, fidèles au Newtonisme (par contre, il rejetait la métaphysique de Newton, et en particulier sa théorie de l'espace et du temps absolus). Bien informé de la science positive de son époque, il a tenté lui-même de la pratiquer, et toujours dans le sens du mécanisme. En psychologie il s'est attaché à l'idée d'un déterminisme des faits de conscience (portant sur le caractère sensible) ; et si, ayant entrevu la conception d'une psychologie mathématique), il ne l'a pas crue susceptible d'un bien grand développement, c'est parce que l'idée de quantité s'applique trop sommairement à une série phénoménale qui ne se déploie que suivant la ligne du temps, c'est-à-dire sur une seule dimension.

L'exposé tardif de la critique du jugement fera entrevoir une belle espérance. Il se pourrait que la nature soit une œuvre d'art, et que le mécanisme soit lui-même subordonné à une finalité providentielle, conçue sur le type de la finalité dont l'homme laisse la trace dans ses œuvres. Cette considération peut jouer le rôle d'un principe fécond pour l'interprétation des organismes de la nature vivante; mais ce ne pourrait être à aucun titre un principe constitutif de la science. Aucun doute n'est permis sur ce point : l'explication scientifique des corps organisés eux-mêmes ne peut être demandée qu'au mécanisme. Elle est de l'ordre de la causalité efficiente. Toute la science de la nature dépend bien des mathématiques.

Ces mathématiques sont elles-mêmes construites:

Sur l'intuition pure de l'espace;

Sur le schème du nombre;

Sur l'idée de grandeur mesurable.

Les seules grandeurs mesurables sont l'espace, les *quanta* matériels. La grandeur intensive. Ainsi sont construites successivement une arithmétique, une géométrie, et une science du mouvement (l'espace de la philosophie transcendantale existe originairement, mais l'espace de la géométrie est une construction de l'esprit et qui suit la constitution de l'arithmétique; il y a là toute la différence des deux points de vue de l'Esthétique et de l'Analytique).

Des idées générales de cete doctrine de la Science sont :

a). — L'impuissance de la logique classique à fournir la base d'une théorie des mathématiques; la longue argumentation de l'Esthétique pour établir que l'espace et le temps ne sont pas des concepts discursifs réfute d'avance toute tentative de *logicisme* mathématique et scientifique.

b). — La nécessité d'une intuition comme base de toute connaissance, et même des connaissances à priori.

c). — L'affirmation que seule l'idée de grandeur se laisse construire et que les quanta répondent aux exigences de la démonstration scientifique (la méthodologie nous fait concevoir deux formes de connaissances, la connaissance discursive qui procède analytiquement, et la connaissance synthétique qui construit elle-même ses concepts).

II. — *L'esthétique transcendantale et la science moderne.* — Avec son contenu a priori le Kantisme obligeait la science à suivre un certain développement. Il traçait pour la physique future le sens du mécanisme newtonien ; il enfermait l'analyse dans les cadres de l'arihmétique ; il bornait les recherches de géométrie à l'espace à trois dimensions. Mais :

a). — Ce qui aurait ruiné la philosophie des mathématiques de Kant, selon Russell, ce serait beaucoup plus que la géométrie non-euclidienne, la reconstruction logique de l'analyse. La mathématique moderne, en quête d'expositions logiques vigoureuses et poussant plus loin que Kant la distinction des concepts, nous a fait poser l'indépendance de la grandeur spatiale et du nombre : l'*Analysia situs*, science pure de l'intuition spatiale.

b). — Le contenu des mathématiques pures est-il intuitif ou conceptuel ? La logistique moderne essaie de construire un fait

mathématique pur avec des constantes logiques. Couturat contre Kant et en particulier contre la théorie du schématisme transcendantal (du rôle de l'imagination créatrice dans l'idée du nombre).

c). — La généralisation du nombre, la géométrie de l'hyperespace et la mécanique nouvelle d'Einstein mettent en péril la *nécessité* des axiomes de l'intuition. Contingence de l'intuition pure aux regards de la pensée logique, mais il ne saurait exister de nécessité extra-logique, étrangère à la non-contradiction, comme celle des formes de la sensibilité. La nouvelle théorie de l'intuition et du schématisme (Brunschvicg).

Conclusion. — L'intuition que Kant a mise à la base de la science doit lui être comptée comme un grand mérite et au demeurant comme une grande habileté. Mais Kant a cédé à « l'illusion du savoir automatique ». Il y avait dans la critique de la Raison pure une très brillante théorie du schématisme et de l'imagination créatrice, qui pouvait faire le fondement d'une explication originale de l'idée. Elle a été viciée selon nous par la croyance à des formes *nécessaires* de l'intuition.

Notre Enquête

Les « Cahiers du Sud » publieront dans leur prochain numéro les résultats de l'enquête ouverte par MM. Marcel Brion et Marcel Sauvage, qui posaient aux traducteurs français les questions suivantes :

1° — Pensez-vous que les littératures qui vous sont familières soient exactement et suffisamment connues, dans leur esprit et dans leur forme, par des traductions de langue française ?

2° — Sinon, quels sont à votre avis, les œuvres ou les auteurs anciens ou modernes que nous ignorons, qui sont insuffisamment ou mal traduits, et qui, cependant, représentatifs d'une mentalité et d'une culture, ne peuvent nous demeurer plus longtemps inconnus ou mal

connus, sans préjudice pour la formation de la nouvelle intelligence française ?

Nos lecteurs trouveront dans le N° d'avril les réponses de MM. F. Baldensperger, Louis-Charles Baudouin, Léon Bazalgette, Félix Berteaux, Benoist-Méchin, L. Blumenfeld, Jean Cassou, Jean Castel, Marc Chadourne, Alber Chevalley, Benjamin Crémieux, H.-D. Davray, J. Delage, Louis Fabulet, André Gide, A. et H. Hamon, Alzir Hella et O. Bournac, Franz Hellens, Eugène Jolas, L. Jousserandot, René Lalou, Valéry Larbaud, André Levinson, Victor Llona, Alfred Mortier, Philippe Neel, Paolo Osorio, Jean-Louis Perret, Georges Pillement, Denis Roche, André Rousseau, Ch. Salomon, C. Santelli, Frank-L. Schoell, Marc Semenoff, C. Sénéchal, Théo Varlet.

Ils liront avec le plus grand intérêt les diverses opinions émises sur la question si actuelle des relations intellectuelles internationales, et des traductions. Tous ceux qui étudient l'orientation et les tendances nouvelles de notre littérature, trouveront dans ces réponses un examen très complet de la connaissance des littératures étrangères en France, examen dont les éléments ont été fournis par ceux-là même qui sont les intermédiaires entre l'écrivain étranger et le lecteur français, les traducteurs.